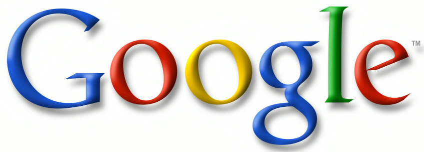


LE NOUVEAU RICHE

ET

LE BOURGEOIS DE PARIS.

IMPRIMERIE DE LE NORMANT, RUE DE SEINE.

LE NOUVEAU RICHE

ET

LE BOURGEOIS DE PARIS,

OU L'ÉLECTION D'UN REMPLAÇANT

EN 1820, 1830 OU 1840;

ROMAN POLITIQUE

A L'USAGE DE MESSIEURS LES ÉLECTEURS

DU DÉPARTEMENT DE LA SEINE.

PAR C[DE] MATTHÉUS.

DEUXIÈME ÉDITION.

PARIS.

CHEZ DESCHAMPS, rue Soufflot, n° 3, près le Panthéon,
Et les Marchands de Nouveautés.

1818.

LE NOUVEAU RICHE

ET

LE BOURGEOIS DE PARIS.

CHAPITRE PREMIER.

Le Comte et la Comtesse DE DESVILLERS.

MONSIEUR le Comte, vous êtes un homme insupportable (disoit un jour à son mari la comtesse de Desvillers) ; vous avez encore prié votre M. Jobin à dîner aujourd'hui chez moi. — Je ne l'en ai pas prié, Mme la Comtesse, reprit le Comte; le fait est que Jobin s'est prié lui-même, comme il le fait trois ou quatre fois par semaine depuis trente ans, et je vous avoue qu'il est fort embarrassant pour moi de le refuser. — On a, M. le Comte, des devoirs à remplir, répliqua la Comtesse; quand on prend un titre, il faut savoir le porter avec honneur, et se défaire de ses anciennes

relations lorsqu'elles s'opposent à notre nouvelle existence. — Je sens cela parfaitement, répliqua le mari : mais le père de Jobin (je ne le dirois pas à d'autres) a fait la fortune du mien. Longtemps je me suis vu l'associé du fils ; le magasin de draps de la rue Saint-Denis étoit au-dessous de moi ; je pris mon essor, et je visai au grand......... — Dites tout simplement (reprit la Comtesse impatientée) que vous avez fait une brillante fortune ! — Oui, mais j'ai joué plus d'une fois le tout pour le tout. Jobin est venu généreusement plus d'une fois à mon secours ; il a rétabli mon crédit chancelant ; enfin je lui dois autant que mon père devoit au sien.

C'est positivement là ce qu'il faut oublier, répartit la Comtesse avec chaleur ; croyez-vous, M. le Comte, me procurer un grand plaisir en me répétant deux ou trois fois par mois que vous devez tout à Jobin ? Oui, Monsieur ; vous lui devez beaucoup ; vous lui devez infiniment ; vous lui devez tout, hors le sacrifice de votre gloire : mais là, vous devez vous arrêter. L'intimité de Jobin vous nuit sous tous les rapports ; rendez-lui ce qu'il a fait pour vous ; soyez généreux au centuple, j'y consens de grand cœur ; mais n'admettez plus dans votre intérieur un homme vulgaire qui s'honore de sa profession, et qui vous rappelle sans cesse que vous avez fait fortune.

Jobin me gène tout comme vous, mais

il est fils de mon bienfaiteur; il est l'ami de mon enfance, mon ancien camarade de collége. Je suis cependant, Mme la Comtesse, on ne peut pas plus résolu de rompre avec Jobin, mais je suis fort embarrassé sur la manière de m'y prendre. — Remarquez une chose bien essentielle pour vous, mon cher Comte (dit la Comtesse en adoucissant sa voix); si votre M. Jobin étoit un homme comme un autre; si, par exemple, il déguisoit son nom; s'il parloit moins de son comptoir et de nos affaires, on le supporteroit par égard pour vos anciennes relations; mais cet homme, par son manque de convenance, vous fait un tort inappréciable! Quoi, dans un cercle comme le nôtre, auquel tout ce qu'il y a de mieux, auquel tout ce qu'il y a d'hommes à idées élevées et transcendantes se fait honneur de s'associer, on verroit un M. Jobin, marchand de draps de la rue Saint-Denis, crier à tue tête que depuis que le Roi de France est sur le trône, rien ne manque à son bonheur! que chacun désormais devroit se trouver heureux de sa situation, et qu'il s'estime tout autant, lui, qui fait le commerce honorablement, que tels et tels qui ne s'occupent qu'à régenter les peuples et les Rois! Vous sentez, cher Comte, combien, dans une société transcendante comme la nôtre; il seroit dangereux de conserver un vieux bourgeois rempli d'anciennes idées, qui respecte tout

ce qui se voyoit autrefois, et qui professe un mépris total pour le perfectionnement de notre siècle. Cela véritablement est dans le cas de nuire à tout notre système; et mettre en évidence un bourgeois de la rue Saint-Denis, royaliste pour le plaisir de l'être, ne tendroit rien moins qu'à prouver qu'il peut exister dans la classe mitoyenne un véritable attachement pour la monarchie, ce qui peut être vrai; mais c'est ce qu'il ne faut pas dire, sans quoi toutes nos idées libérales de monarchie républicaine ne tarderoient pas à s'anéantir. Peut-être même deviendrions-nous par là la dupe de ceux que nous nous efforçons de ridiculiser. Ainsi, mon cher Comte, l'expulsion de M. Jobin est d'une importance grave pour nous et pour le parti. C'est tout-à-fait une affaire d'Etat, et je ne doute pas que d'aussi fortes raisons, jointes à l'attachement que vous me portez, ne vous déterminent dès ce jour à la rupture la plus complète et la plus indispensable avec votre M Jobin.

Le Comte, fortement préoccupé, dit à sa femme : — Mme la Comtesse, je ne balance plus. Il faut renoncer, coûte qui coûte, à nos liaisons avec Jobin. Non sans doute, ma bonne amie, que je ne conserve pour lui toute la reconnoissance que je lui dois : je ne l'oublierai jamais; mais au moment de l'élection d'un remplaçant à la Chambre des Députés, où je me vois à la fois

porté par les royalistes les plus tièdes et les républicains les plus décidés, à la veille de recevoir le prix de ma fortune et de ma modération, il ne faut pas compromettre sa situation, et m'entêter à soutenir un homme dont l'exagération me feroit de nombreux ennemis. Voilà ce que je ferai : nous partons sous peu de jours pour la campagne sans en prévenir Jobin ; s'il m'écrit, je réponds que plusieurs voyages aux environs m'empêchent de le recevoir. Nous louvoyons, nous gagnons du temps ; il se lasse, et nous lui fermons la porte avec égard et politesse sans qu'il puisse crier à l'ingratitude. N'est-ce pas ainsi, Madame, que vous l'entendez ?

Nullement, reprit la Comtesse avec aigreur ; c'est aujourd'hui même qu'il faut nous débarrasser de cet homme-là. Voulez-vous, aujourd'hui que nous donnons notre grand repas politique, faire parade de ce petit bourgeois devant l'archevêque de ***, le duc de **, plusieurs ministres, et tout le corps diplomatique que nous avons à endoctriner ? etc. Votre M. Jobin seroit un homme fait exprès pour tout perdre.

Sans doute, dit le Comte, il n'y a plus à balancer ; je vais trouver Jobin, et je lui ferai si délicatement comprendre la difficulté de notre situation, qu'il verra bien à quoi s'en tenir ; je vais lui parler en ami, mais franche-

ment et loyalement. C'est un sacrifice à faire, mais c'est un sacrifice commandé par la nécessité.

Là-dessus le Comte sonne avec vivacité: — « François, dit-il au domestique qui vient » prendre ses ordres, mes chevaux immédia- » tement à ma voiture de voyage. François, » point de livrée ; bourgeoisement en frac » gris. » — Oui, M. le Comte, dit François en sortant. — Sans livrée ; n'est-ce pas bien fait, Mme la Comtesse? poursuivit le Comte en se rapprochant de sa femme. Quand on va faire une visite dans la rue Saint-Denis, il n'est pas besoin d'un si grand étalage; et d'un autre côté, je trouve bien fait d'être simple avec ces gens d'une condition mitoyenne et respectable dont on peut avoir besoin, et je pense qu'au moment surtout d'une nouvelle élection, un candidat ne sauroit montrer trop de modération et de simplicité.

En attendant la voiture du Comte, la conversation se prolongea quelques instans. On approfondit la situation politique du nouveau noble démagogue. Le ménage entra dans le détail de toutes les espérances du Comte. On vit un ministère ou deux irrévocablement à sa disposition, si le vœu du public le désignoit comme représentant de la ville de Paris. Le Comte se sentoit d'autant plus d'espoir, qu'il avoit donné successivement à dîner aux ministériels et aux républicains, et que même il

avoit reçu plusieurs fois sans éclat, à sa maison de campagne, des membres du côté droit qui devoient bien avoir senti qu'il n'étoit l'ennemi mortel de personne, et qu'il s'intéressoit uniquement et philosophiquement aux progrès des lumières et de la raison. On conclut de là qu'il n'avoit pas d'ennemis, et que sa nomination, comme remplaçant un député mort pendant la session précédente, étoit plus que probable, pour ne pas dire certaine.

Sur ces entrefaites, François vint annoncer que la voiture de M. le Comte étoit prête; et celui-ci sortoit avec précipitation de son appartement, lorsque s'arrêtant avec réflexion, il tourna court, et brusquement s'adressant à la Comtesse, il lui dit : — « Et que ferons-nous » d'Amédée Jobin? » La Comtesse demeura sans réponse à cette demande imprévue.

Si nous congédions le père, il faut bien congédier le fils. La chose est plus difficile; il est ami de votre fils qui ne l'adandonnera pas volontiers.... Ils servent tous deux dans la Garde royale; et quoique du même âge, Jobin est capitaine, et Fernand n'est que lieutenant.

Voilà, s'écria la Comtesse en interrompant son époux, une de ces choses qui me mettent hors de moi; c'est de penser que le fils d'un M. Jobin est d'un grade plus avancé que mon fils! — Ne vous en prenez qu'à vous, répliqua sèchement le Comte; si vous n'aviez pas em-

pêché mon fils d'aller à Gand, j'aurois eu pour lui la plus belle perspective. — Cette sortie a lieu de m'étonner, reprend la Comtesse; vous vous êtes opposé tout comme moi, Monsieur, aux désirs de mon fils. — Oui, Madame, dit le Comte; par condescendance pour la volonté d'une mère, et voilà tout. — Ne dites donc pas de ces pauvretés-là, M. le Comte; on sait tous les propos que vous teniez à cette époque. — Oui, Madame, parce qu'on ne veut pas compromettre sa fortune, et pour paroître s'entendre avec les espèces de gens que vous receviez alors. — M. le Comte ne se rappelle plus, sans doute, toutes les démarches qu'il me faisoit faire pour être de la Chambre des Députés.—Madame, reprend le Comte tout déconcerté, j'avoue que les temps étoient effrayans, et que j'ai vu l'avenir d'une manière incertaine; mais je puis dire avec confiance que depuis la bataille de Waterloo vous n'avez pas pu trouver dans ma façon de penser un seul instant d'hésitation sur le comte de l'usurpateur. D'ailleurs, Madame, on sait ce qu'on a dans l'âme, et cela satisfait un citoyen. — A ces mots le Comte quitta brusquement la Comtesse pour aller se dégager envers Jobin, et lui conseiller amicalement de ne pas venir dîner chez lui ce jour-là.

CHABITRE II.

Monsieur Jobin et Madame Jobin.

Cependant M. et Mme Jobin se querelloient; c'étoit une habitude prise toutes les fois que le mari revenoit de chez le comte de Desvillers, pour lequel journellement Mme Jobin lui reprochoit sa foiblesse. Quant à celle-ci, depuis longtemps elle avoit rompu complétement avec la Comtesse. Jadis son associée, Mme la Comtesse avoit tenu le comptoir en sous-ordre; mais depuis les succès pécuniaires du comte de Desvillers, sa femme s'étoit arrogé sur Mme Jobin un air de supériorité qui ne convenoit nullement à cette dernière.

Le Comte s'étoit jadis appelé Villers tout court; mais en se lançant dans la carrière des affaires hasardeuses, il avoit cru, quoique du temps de la république, devoir relever son nom par une particule à peu près insignifiante. Pour flatter sans doute un reliquat de préjugés anciens, il prit le nom de Desvillers, que la future Comtesse

fit briller à Paris, sous les vêtemens les plus grecs et les plus transparens. Mme Jobin, à cette époque, hasardoit encore de temps à autre quelques conseils que l'on recevoit avec une impatiente résignation. Bientôt la manie des titres succédant au républicanisme, Mme la Comtesse fit sentir à son mari la convenance qu'il y auroit à se rapprocher d'une situation plus brillante, et l'époux, cédant aux instances de sa femme, signa de Desvillers, comme si la prudence l'avoit engagé pendant la terreur à supprimer un *de* trop féodal.

Mme Jobin ne put tenir à ce nouvel empiétement de particules : l'exemple d'abord l'avoit entraînée ; machinalement, et comme la foule, elle avoit appelé Desvillers la femme et le mari ; mais leur prétention à la seconde particule la mit hors d'elle-même. Elle revint à son ancienne habitude, et ne manqua plus, surtout en société, d'appeler Mme Villers très-court, celle que plusieurs adorateurs surtout appeloient à pleine bouche Mme de Desvillers, La Comtesse, qui dès lors étoit la fierté même, recevoit cette atteinte en dévorant son indignation : mais, sans être arrêtée par ces désagréables contre-temps, elle poursuivit, avec toute l'activité de son âge et toute l'intelligence de son sexe, le titre de Comtesse qu'elle voyoit prendre à plusieurs rivales ; elle étoit belle encore, et le titre fut conquis.

Le nouveau Comte, enchanté de sa nouvelle gloire, crut devoir donner un grand repas pour célébrer son triomphe. Jobin en fut ; mais Mme Jobin déclara positivement que jamais elle ne donneroit le titre de Comtesse à la petite Villers, qu'elle appela péronnelle, etc. . . . . . M. Jobin prit la chose comme un homme qui se réjouit du bonheur qui survient à son ami, et le félicita sincèrement sur son nouveau titre, puisqu'il lui faisoit plaisir ; mais jamais il ne put amener Mme Jobin à reparoître chez la Comtesse, et le Comte n'osa pas parler à sa femme de faire une visite à Mme Jobin.

C'est depuis cette époque seulement que le ménage Jobin, jadis si paisible, étoit toujours en rumeur lorsqu'il étoit question du comte ou de la comtesse de Desvillers, que le bon M. Jobin défendoit toujours de son mieux. Mme Jobin donc étoit en train de gronder avec plus d'aigreur que jamais son honnête mari, de ce qu'il continuoit à fréquenter une maison où, chaque jour on le traitoit avec moins de considération, et dont les opinions politiques, d'ailleurs, étoient si loin de ce qu'elles devoient être.

Mme Jobin, dit Jobin en élevant la voix, je suis désigné dans mon quartier comme un ultra-royaliste ; je m'en fais honneur, et je me pique de l'être dans toute la force du terme. Mais parce que je suis rigide dans mes principes, dois-je être aussi sévère à l'égard de mes amis ?

Desvillers a des défauts, j'en conviens ; il est vain à cause de sa femme ; il a de l'ambition à cause de sa fortune. Sa foiblesse le tourmente et le porte un jour à droite, un jour à gauche ; il est à plaindre, et je le plains : mais il m'aime, au fond de son cœur, et je ne puis abandonner un ami de quarante ans. — Monsieur, reprit Mme Jobin, je n'entends pas raillerie avec les opinions. M. Villers n'aime pas le Roi, et cela seul devroit vous décider. — Pardonnez-moi, Mme Jobin, répond le mari. Desvillers aime le Roi ; il l'aime à sa manière, il est vrai. Je ne vois là-dedans qu'une chose, c'est que nous ne sommes pas tous jetés dans le même moule. — De la philosophie! reprend sèchement Mme Jobin ; je ne vous donne pas deux mois, M. Jobin, pour être ce qu'on appelle un libéral fieffé. — Ah! ceci devient par trop fort, répond Jobin presque avec emportement ; un libéral ! moi, Jobin, un libéral! M'a-t-on vu dans de mauvaises affaires? ai-je mal acquis ma fortune? ai-je abattu des châteaux? ai-je pillé des églises? ai-je fait tort à qui que ce soit? m'a-t-on vu révolutionnaire et buonapartiste tour à tour? n'ai-je pas payé de ma personne au 10 août, pour la cause royale? et, malgré mon âge et mon comptoir, ne me suis-je pas, au 20 mars, enrôlé dans les volontaires royaux? Un libéral, Mme Jobin, calcule tout différemment.

— Dis-moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu

es ; reprend sa femme avec froideur ; et quand je vous vois fréquenter une maison qui ne se remplit que d'athées et de prétendus philosophes qui prêchent l'insurrection comme en 1789, j'ai lieu de croire, M. Jobin, que votre politique décline furieusement.— Nullement. Pensez-vous, parce que ces messieurs se font passer pour de beaux esprits, que je me tienne pour battu par leurs faux raisonnemens ? Je leur tiens tête ; je ne perds pas un pouce de terrain, et mon gros bon sens, de temps à autre, ne laisse pas de les étonner. Au reste, continue Jobin, en adoucissant sa voix, ne faut-il pas songer à notre bon Amédée ? Il pense toujours à sa petite femme, et Clémence, il faut en convenir, est une jeune et charmante personne, qui n'a rien de la vanité de sa mère. Elle est royaliste de tout son cœur ; je la crois très-attachée à notre fils, qui l'aime depuis son enfance. Voilà, ma chère amie, des intérêts que nous avons à ménager.

Et vous vous imaginez bonnement, reprend Mme Jobin, que votre péronnelle de Comtesse donnera sa fille à votre fils ? que, parce que, dans leur enfance, le mariage de ces enfans convenoit à tout le monde, il doit convenir encore à des enrichis pleins de morgue et d'orgueil ? Vous les connoissez bien. Villers et sa femme ne pensent qu'à se débarrasser de vous. Votre simplicité les gêne, et votre état les humilie. Tout le monde est dans la confidence de leurs senti-

mens à votre égard ; vous seul ne voulez pas être dans le secret. — Je crois, reprit Jobin, je suis certain que Desvillers m'est sincèrement attaché ; je viens de passer une grande heure tête à tête avec lui ; quand nous sommes seuls il quitte ses airs, et c'est tout comme autrefois. Il vouloit me vendre ses laines ! Ces millionnaires, qui possèdent des troupeaux espagnols, se croient maîtres des prix ! Nous avons bataillé, et nous nous sommes bourrés le plus amicalement du monde. Au reste, je viens de lui faire une offre très-raisonnable, et je suis bien certain qu'il y reviendra.

Mme Jobin alloit répliquer, lorsqu'on vint avertir M. Jobin qu'on le demandoit en bas. Il rompit sur-le-champ l'entretien, et sa femme leva les épaules en le voyant sortir.

CHAPITRE III.

Grande Expédition du Comte de Desvillers.

Le comte de Desvillers cependant sortoit de sa belle maison de la chaussée d'Antin, dans son humble voiture de voyage, pour se rendre dans la rue Saint-Denis. Rempli de résolution à son départ, il longea, plein d'énergie encore, la rue du Mont-Blanc et le boulevard des Bains-Chinois; mais à la montée du boulevard des Panoramas, un froid subit le saisit; un remords vint combattre toutes les instances de Mme la Comtesse. « Ce pauvre Jobin, se disoit-il en lui-même, mon protecteur, ce sincère ami de mon enfance, je vais donc le congédier de chez moi! Sotte vanité!... » Un instant après, l'examen de sa situation lui rappeloit la nécessité d'éloigner Jobin. « Il faut convenir, se disoit-il, qu'il existe des positions bien cruelles, et que la fortune ne fait pas toute la félicité! » Le passage de la rue Montmartre le fit frissonner; mais ce fut à la

descente de la porte Saint-Denis qu'une sueur froide vint le saisir et lui faire sentir toute l'ingratitude de sa démarche. « Non, disoit-il, je n'aurai jamais la force de congédier Jobin. » Sans la crainte de la Comtesse, il auroit fait retourner sa voiture.... Enfin, hésitant sur ce qu'il feroit, et plus mort que vif, il se trouva devant le magasin de Jobin. Déjà la portière étoit ouverte; il n'y avoit plus à reculer.

Jobin, dans une arrière-salle, examinoit une pièce d'étoffe, lorsque, apercevant le Comte, il ne douta pas qu'il ne vînt achever le marché de ses laines. Je sais ce que c'est, lui cria-t-il; montez là-haut, je suis à vous. Le Comte monta l'escalier, et Jobin ayant terminé son examen, fut le rejoindre immédiatement. Je sais ce qui vous amène, dit-il au Comte en entrant dans le salon. Vous venez conclure. Je vous ai fait une belle offre, et j'étois bien certain que vous en viendriez là.... Mais qu'avez-vous, s'écria-t-il, en voyant le Comte pâle et déconcerté; vous est-il arrivé quelque malheur? dites; vous savez que je suis à vous! vous aurez fait quelque fausse spéculation! je vous avois conseillé de vous en tenir là!.... Mais parlez; j'ai de l'ordre, et si je puis vous être utile, mon cher Desvillers, sans doute vous ne m'oublierez pas en cette circonstance.

Le Comte se sentit vivement affecté de la noble proposition de son vieil ami. La rougeur revint

colorer son teint pâle avec d'autant plus d'éclat, qu'il sentoit plus vivement l'excès de son ingratitude.... Forcé de répondre, il serra la main de Jobin en signe de reconnoissance, et lui dit, la larme à l'œil : « Non, mon cher ami, je puis me passer de vos offres obligeantes : mais il est d'autres circonstances qui m'affligent.... la politique.... mes projets.... votre amitié.... Tout cela me trouble, m'agite et me force à des sacrifices bien pénibles! Que j'ai regretté souvent une tranquillité comme la vôtre ! Vous êtes heureux de vous être soustrait par raison à une situation pleine de mécomptes ; mais quand on est lancé, souvent il est difficile de s'arrêter. — Qu'est-ce donc, mon cher Desvillers, qui peut vous affecter à ce point ? s'écria Jobin, consterné de l'effarement de son ami.

Je suis dans le tourbillon, lui répond le Comte presque avec désespoir ; je donne en ce jour un dîner politique d'où va dépendre ma consistance en France, mon existence en Europe. Je suis dans le plus grand embarras : je reçois des ministres, des maréchaux, des ambassadeurs, des pairs, des académiciens, etc. etc. etc. et vous sentez, mon cher Jobin, toutes les convenances qu'il me faut observer pour allier tout ce que je dois d'égards à ces hommes marquans, avec ce que je dois à mon caractère d'homme indépendant et populaire.

Le pauvre Comte débitoit tout cela d'un air

pêché mon fils d'aller à Gand, j'aurois eu pour lui la plus belle perspective. — Cette sortie a lieu de m'étonner, reprend la Comtesse; vous vous êtes opposé tout comme moi, Monsieur, aux désirs de mon fils. — Oui, Madame, dit le Comte; par condescendance pour la volonté d'une mère, et voilà tout. — Ne dites donc pas de ces pauvretés-là, M. le Comte; on sait tous les propos que vous teniez à cette époque. — Oui, Madame, parce qu'on ne veut pas compromettre sa fortune, et pour paroître s'entendre avec les espèces de gens que vous receviez alors. — M. le Comte ne se rappelle plus, sans doute, toutes les démarches qu'il me faisoit faire pour être de la Chambre des Députés.—Madame, reprend le Comte tout déconcerté, j'avoue que les temps étoient effrayans, et que j'ai vu l'avenir d'une manière incertaine; mais je puis dire avec confiance que depuis la bataille de Waterloo vous n'avez pas pu trouver dans ma façon de penser un seul instant d'hésitation sur le comte de l'usurpateur. D'ailleurs, Madame, on sait ce qu'on a dans l'âme, et cela satisfait un citoyen. — A ces mots le Comte quitta brusquement la Comtesse pour aller se dégager envers Jobin, et lui conseiller amicalement de ne pas venir dîner chez lui ce jour-là.

CHABITRE II.

Monsieur Jobin et Madame Jobin.

Cependant M. et Mme Jobin se querelloient; c'étoit une habitude prise toutes les fois que le mari revenoit de chez le comte de Desvillers, pour lequel journellement Mme Jobin lui reprochoit sa foiblesse. Quant à celle-ci, depuis long-temps elle avoit rompu complétement avec la Comtesse. Jadis son associée, Mme la Comtesse avoit tenu le comptoir en sous-ordre; mais depuis les succès pécuniaires du comte de Desvillers, sa femme s'étoit arrogé sur Mme Jobin un air de supériorité qui ne convenoit nullement à cette dernière.

Le Comte s'étoit jadis appelé Villers tout court; mais en se lançant dans la carrière des affaires hasardeuses, il avoit cru, quoique du temps de la république, devoir relever son nom par une particule à peu près insignifiante. Pour flatter sans doute un reliquat de préjugés anciens, il prit le nom de Desvillers, que la future Comtesse

fit briller à Paris, sous les vêtemens les plus grecs et les plus transparens. Mme Jobin, à cette époque, hasardoit encore de temps à autre quelques conseils que l'on recevoit avec une impatiente résignation. Bientôt la manie des titres succédant au républicanisme, Mme la Comtesse fit sentir à son mari la convenance qu'il y auroit à se rapprocher d'une situation plus brillante, et l'époux, cédant aux instances de sa femme, signa de Desvillers, comme si la prudence l'avoit engagé pendant la terreur à supprimer un *de* trop féodal.

Mme Jobin ne put tenir à ce nouvel empiétement de particules : l'exemple d'abord l'avoit entraînée; machinalement, et comme la foule, elle avoit appelé Desvillers la femme et le mari; mais leur prétention à la seconde particule la mit hors d'elle-même. Elle revint à son ancienne habitude, et ne manqua plus, surtout en société, d'appeler Mme Villers très-court, celle que plusieurs adorateurs surtout appeloient à pleine bouche Mme de Desvillers, La Comtesse, qui dès lors étoit la fierté même, recevoit cette atteinte en dévorant son indignation : mais, sans être arrêtée par ces désagréables contre-temps, elle poursuivit, avec toute l'activité de son âge et toute l'intelligence de son sexe, le titre de Comtesse qu'elle voyoit prendre à plusieurs rivales; elle étoit belle encore, et le tître fut conquis.

Le nouveau Comte, enchanté de sa nouvelle gloire, crut devoir donner un grand repas pour célébrer son triomphe. Jobin en fut; mais Mme Jobin déclara positivement que jamais elle ne donneroit le titre de Comtesse à la petite Villers, qu'elle appela péronnelle, etc. . . . . . M. Jobin prit la chose comme un homme qui se réjouit du bonheur qui survient à son ami, et le félicita sincèrement sur son nouveau titre, puisqu'il lui faisoit plaisir; mais jamais il ne put amener Mme Jobin à reparoître chez la Comtesse, et le Comte n'osa pas parler à sa femme de faire une visite à Mme Jobin.

C'est depuis cette époque seulement que le ménage Jobin, jadis si paisible, étoit toujours en rumeur lorsqu'il étoit question du comte ou de la comtesse de Desvillers, que le bon M. Jobin défendoit toujours de son mieux. Mme Jobin donc étoit en train de gronder avec plus d'aigreur que jamais son honnête mari, de ce qu'il continuoit à fréquenter une maison où, chaque jour on le traitoit avec moins de considération, et dont les opinions politiques, d'ailleurs, étoient si loin de ce qu'elles devoient être.

Mme Jobin, dit Jobin en élevant la voix, je suis désigné dans mon quartier comme un ultra-royaliste; je m'en fais honneur, et je me pique de l'être dans toute la force du terme. Mais parce que je suis rigide dans mes principes, dois-je être aussi sévère à l'égard de mes amis?

Desvillers a des défauts, j'en conviens; il est vain à cause de sa femme; il a de l'ambition à cause de sa fortune. Sa foiblesse le tourmente et le porte un jour à droite, un jour à gauche; il est à plaindre, et je le plains: mais il m'aime, au fond de son cœur, et je ne puis abandonner un ami de quarante ans. — Monsieur, reprit Mme Jobin, je n'entends pas raillerie avec les opinions. M. Villers n'aime pas le Roi, et cela seul devroit vous décider. — Pardonnez-moi, Mme Jobin, répond le mari. Desvillers aime le Roi; il l'aime à sa manière, il est vrai. Je ne vois là-dedans qu'une chose, c'est que nous ne sommes pas tous jetés dans le même moule. — De la philosophie! reprend sèchement Mme Jobin; je ne vous donne pas deux mois, M. Jobin, pour être ce qu'on appelle un libéral fieffé. — Ah! ceci devient par trop fort, répond Jobin presque avec emportement; un libéral! moi, Jobin, un libéral! M'a-t-on vu dans de mauvaises affaires? ai-je mal acquis ma fortune? ai-je abattu des châteaux? ai-je pillé des églises? ai-je fait tort à qui que ce soit? m'a-t-on vu révolutionnaire et buonapartiste tour à tour? n'ai-je pas payé de ma personne au 10 août, pour la cause royale? et, malgré mon âge et mon comptoir, ne me suis-je pas, au 20 mars, enrôlé dans les volontaires royaux? Un libéral, Mme Jobin, calcule tout différemment.

— Dis-moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu

es; reprend sa femme avec froideur; et quand je vous vois fréquenter une maison qui ne se remplit que d'athées et de prétendus philosophes qui prêchent l'insurrection comme en 1789, j'ai lieu de croire, M. Jobin, que votre politique décline furieusement.—Nullement. Pensez-vous, parce que ces messieurs se font passer pour de beaux esprits, que je me tienne pour battu par leurs faux raisonnemens? Je leur tiens tête; je ne perds pas un pouce de terrain, et mon gros bon sens, de temps à autre, ne laisse pas de les étonner. Au reste, continue Jobin, en adoucissant sa voix, ne faut-il pas songer à notre bon Amédée? Il pense toujours à sa petite femme, et Clémence, il faut en convenir, est une jeune et charmante personne, qui n'a rien de la vanité de sa mère. Elle est royaliste de tout son cœur; je la crois très-attachée à notre fils, qui l'aime depuis son enfance. Voilà, ma chère amie, des intérêts que nous avons à ménager.

Et vous vous imaginez bonnement, reprend Mme Jobin, que votre péronnelle de Comtesse donnera sa fille à votre fils? que, parce que, dans leur enfance, le mariage de ces enfans convenoit à tout le monde, il doit convenir encore à des enrichis pleins de morgue et d'orgueil? Vous les connoissez bien. Villers et sa femme ne pensent qu'à se débarrasser de vous. Votre simplicité les gêne, et votre état les humilie. Tout le monde est dans la confidence de leurs senti-

mens à votre égard ; vous seul ne voulez pas être dans le secret. — Je crois, reprit Jobin, je suis certain que Desvillers m'est sincèrement attaché ; je viens de passer une grande heure tête à tête avec lui ; quand nous sommes seuls il quitte ses airs, et c'est tout comme autrefois. Il vouloit me vendre ses laines ! Ces millionnaires, qui possèdent des troupeaux espagnols, se croient maîtres des prix ! Nous avons bataillé, et nous nous sommes bourrés le plus amicalement du monde. Au reste, je viens de lui faire une offre très-raisonnable, et je suis bien certain qu'il y reviendra.

Mme Jobin alloit répliquer, lorsqu'on vint avertir M. Jobin qu'on le demandoit en bas. Il rompit sur-le-champ l'entretien, et sa femme leva les épaules en le voyant sortir.

CHAPITRE III.

Grande Expédition du Comte DE DESVILLERS.

LE comte de Desvillers cependant sortoit de sa belle maison de la chaussée d'Antin, dans son humble voiture de voyage, pour se rendre dans la rue Saint-Denis. Rempli de résolution à son départ, il longea, plein d'énergie encore, la rue du Mont-Blanc et le boulevard des Bains-Chinois; mais à la montée du boulevard des Panoramas, un froid subit le saisit; un remords vint combattre toutes les instances de Mme la Comtesse. « Ce pauvre Jobin, se disoit-il en lui-même, mon protecteur, ce sincère ami de mon enfance, je vais donc le congédier de chez moi! Sotte vanité!... » Un instant après, l'examen de sa situation lui rappeloit la nécessité d'éloigner Jobin. « Il faut convenir, se disoit-il, qu'il existe des positions bien cruelles, et que la fortune ne fait pas toute la félicité! » Le passage de la rue Montmartre le fit frissonner; mais ce fut à la

descente de la porte Saint-Denis qu'une sueur froide vint le saisir et lui faire sentir toute l'ingratitude de sa démarche. « Non, disoit-il, je n'aurai jamais la force de congédier Jobin. » Sans la crainte de la Comtesse, il auroit fait retourner sa voiture.... Enfin, hésitant sur ce qu'il feroit, et plus mort que vif, il se trouva devant le magasin de Jobin. Déjà la portière étoit ouverte ; il n'y avoit plus à reculer.

Jobin, dans une arrière-salle, examinoit une pièce d'étoffe, lorsque, apercevant le Comte, il ne douta pas qu'il ne vînt achever le marché de ses laines. Je sais ce que c'est, lui cria-t-il ; montez là-haut, je suis à vous. Le Comte monta l'escalier, et Jobin ayant terminé son examen, fut le rejoindre immédiatement. Je sais ce qui vous amène, dit-il au Comte en entrant dans le salon. Vous venez conclure. Je vous ai fait une belle offre, et j'étois bien certain que vous en viendriez là.... Mais qu'avez-vous, s'écria-t-il, en voyant le Comte pâle et déconcerté ; vous est-il arrivé quelque malheur? dites ; vous savez que je suis à vous ! vous aurez fait quelque fausse spéculation! je vous avois conseillé de vous en tenir là!.... Mais parlez ; j'ai de l'ordre, et si je puis vous être utile, mon cher Desvillers, sans doute vous ne m'oublierez pas en cette circonstance.

Le Comte se sentit vivement affecté de la noble proposition de son vieil ami. La rougeur revint

colorer son teint pâle avec d'autant plus d'éclat, qu'il sentoit plus vivement l'excès de son ingratitude.... Forcé de répondre, il serra la main de Jobin en signe de reconnoissance, et lui dit, la larme à l'œil : « Non, mon cher ami, je puis me passer de vos offres obligeantes : mais il est d'autres circonstances qui m'affligent.... la politique.... mes projets.... votre amitié.... Tout cela me trouble, m'agite et me force à des sacrifices bien pénibles! Que j'ai regretté souvent une tranquillité comme la vôtre! Vous êtes heureux de vous être soustrait par raison à une situation pleine de mécomptes ; mais quand on est lancé, souvent il est difficile de s'arrêter. — Qu'est-ce donc, mon cher Desvillers, qui peut vous affecter à ce point? s'écria Jobin, consterné de l'effarement de son ami.

Je suis dans le tourbillon, lui répond le Comte presque avec désespoir ; je donne en ce jour un dîner politique d'où va dépendre ma consistance en France, mon existence en Europe. Je suis dans le plus grand embarras : je reçois des ministres, des maréchaux, des ambassadeurs, des pairs, des académiciens, etc. etc. etc. et vous sentez, mon cher Jobin, toutes les convenances qu'il me faut observer pour allier tout ce que je dois d'égards à ces hommes marquans, avec ce que je dois à mon caractère d'homme indépendant et populaire.

Le pauvre Comte débitoit tout cela d'un air

tellement désespéré, que Jobin, cherchant à le calmer, lui dit : « Allons, mon cher Desvillers, remettez-vous..... Je vous comprends : vous voulez que je vous aide à faire les honneurs de votre maison, et vous vous tourmentez de cela. Ne suis-je pas un ami sans gêne avec vous ? N'en parlons plus ; je serai chez vous à six heures précises. — Non, dit le Comte effrayé de l'interprétation que Jobin donnoit à son embarras, cela ne vous conviendroit pas. Un homme rond et loyal comme vous au milieu de gens différens, et d'opinions qui toutes ne sont pas les vôtres, se trouveroit gêné dans une pareille réunion. — Rien ne me gêne quand il faut vous rendre service. Je suis même curieux de voir cette espèce de lanterne magique. — Avec des opinions roides comme les vôtres vous ne sauriez vous entendre avec tout ce monde. — Je discute tant qu'on veut.

La conversation se soutint quelques instans sans que Jobin voulût rien comprendre aux insinuations indirectes du Comte qui lui nomma tous ses convives sans autre succès que d'exciter davantage la curiosité de son ami. Mais au nom du marquis de Saint-Ferrand, colonel de la Garde Royale, Jobin prit un air de jubilation. Il dit à Desvillers que cela seul l'auroit décidé, si d'avance son parti n'eût pas été pris d'une manière irrévocable. Il lui raconta comment son grand-père avoit, dès le temps de la guerre

d'Hanovre, fourni le régiment du bisaïeul du marquis, et comment, depuis cette époque jusqu'à la révolution, la maison Jobin avoit toujours fait les fournitures en livrées et uniformes de la famille de Saint-Ferrand, qui de tout temps étoit recommandable par sa bravoure et sa loyauté. Il ajouta que lui-même, quoiqu'il n'eût pas un goût décidé pour faire des affaires avec le gouvernement, aussitôt qu'il eut appris la nomination du marquis comme colonel d'un régiment de la Garde, il avoit cru devoir lui faire ses offres de service, qu'elles avoient été de suite acceptées, et qu'il ne doutoit pas que son régiment ne fût un des mieux étoffés au service de Sa Majesté.

Le pauvre Comte au désespoir de voir que son ancien ami prenoit tout au contre-pied, et que dans ses efforts pour l'éloigner de sa maison, il ne vouloit apercevoir que l'expression d'une amitié délicate ; le Comte, dis-je, alloit se décider à lui parler très-net, et à lui faire comprendre positivement ce qu'il devoit penser de sa démarche, lorsque Mme Jobin survint inopinément ; et ce nouvel incident acheva de glacer son courage mal affermi.

Mme Jobin vint prévenir son mari qu'il étoit quatre heures, et qu'il avoit un rendez-vous important pour un arbitrage. Jobin tira sa montre, et se voyant en retard, il prit son chapeau, sa canne et son parapluie, et sortit

brusquement en souhaitant le bonjour au Comte, et en lui promettant d'être bien exact.

Le Comte, demeuré seul avec Mme Jobin, ne se trouva pas dans un médiocre embarras..... Elle l'attaqua, comme à son ordinaire, sur sa manie des grandeurs, et sur l'art qu'il avoit de se rendre malheureux pour la vanité de paroître et de trancher du grand seigneur. Le nouveau gentilhomme reçut d'abord l'attaque avec assez de modestie ; mais les réparties de son ancienne associée l'ayant animé par degrés, il finit bientôt par s'emporter, et lui fit comprendre en termes précis quel avoit été réellement le but originaire de sa visite. Il dit que sans doute il estimoit infiniment Jobin, qu'il aimeroit toujours à le recevoir en petit comité, mais que dans de certaines occasions sa familiarité devenoit des plus embarrassantes. Mme Jobin qui n'étoit pas endurante, lui répondit qu'il y avoit long-temps qu'elle avoit compris sa façon de penser ; qu'elle en avoit prévenu son mari ; que jamais il n'avoit écouté ses avis, mais que pour cette fois elle se flattoit qu'il ouvriroit les yeux, et qu'il ne remettroit pas les pieds chez un aventurier qui lui devoit sa fortune de mille manières, et dont la morgue et la vanité ne pouvoient être rivalisées que par celles de sa péronnelle de femme.

Cette sortie mit fin à la conversation, et le Comte, radieux d'avoir un prétexte plausible

de rompre avec tous les Jobins, quitta la maison de son ami, bien convaincu que celui-ci n'auroit plus à se le faire répéter, et que madame la Comtesse seroit quitte à tout jamais de son ton bourgeois et de ses opinions anti-libérales.

Six heures étoient au moment de sonner lorsque M. Jobin rentra chez lui tout en nage.—Je suis en retard, dit-il à sa femme, en s'habillant à la hâte.—Ne vous pressez pas tant, M. Jobin, répondit-elle, M. le comte de Desvillers vous donnera bien un quart-d'heure de grâce, et si même vous vouliez lui faire la petite amitié de rester chez vous, je puis vous certifier qu'il en auroit une joie infinie.—Voilà, madame Jobin, comme vous êtes toujours; aveuglée par votre antipathie pour Mme de Desvillers, vous vous figurez que Desvillers n'est pas de mes amis..... Ce pauvre Desvillers !...... Je n'arriverai jamais à temps. — Vous n'avez donc pas compris la visite d'aujourd'hui, de votre M. le Comte d'hier, reprit la femme avec emportement.—Je n'ai pas le temps, Madame Jobin, de discuter avec vous ; ...... — Sachez que l'objet de sa visite, ... —Thomas !..... est de vous interdire sa maison !...—Ma cravatte !...—Il s'en est expliqué très-ouvertement avec moi...—Mon habit marron !...—Et sans doute vous n'aurez pas la lâcheté de retourner chez un homme après un semblable outrage !.... — Mes gants et mon chapeau !.... — Comment, après un trait pareil, revoir des

gens de cette espèce !....—Je suis en retard, très en retard, Mme Jobin; adieu, ma chère amie, à ce soir.—Ainsi vous ne voulez pas croire que votre Desvillers....—Si vous saviez tantôt comme il m'a serré la main, vous ne douteriez pas de son attachement pour moi; mais quand on s'est mis une chose dans la tête!..., à ce soir.... A ces mots, Jobin descendit quatre à quatre, monta dans la demi-fortune de Mme Jobin, et ordonna d'aller grand train.

CHAPITRE IV.

L'Ami Politique du dix-neuvième siécle.

CEPENDANT la comtesse de Desvillers, pendant l'absence de M. le Comte, faisoit de la politique moderne avec le chevalier de Valsin, dont l'amitié suivoit depuis quelques années les progrès de la fortune du Comte; mais cette amitié, loin d'être servile, comme celle des parasites vulgaires, avoit quelque chose d'arrogant qui la rendoit tout-à-fait dominante. Valsin avoit beau recevoir tous les jours à dîner, il avoit toujours l'air de faire une grâce à ses hôtes qui ne voyoient que par ses yeux, qui n'espéroient que par ses intrigues.

Après avoir essayé, pendant la révolution, et manqué diverses carrières, celle de l'intrigue lui parut la seule analogue à son goût, comme elle étoit la seule conforme à sa vocation. De l'habitude des bureaux, des administrations, des tribunaux, des antichambres, des coulisses, des maisons de jeu, etc. etc. etc., il passa rapidement et tout naturellement à l'habitude des gens

riches et puissans qu'il amusoit, et auprès desquels la multitude de faits et de masques dont il avoit l'intelligence, suppléoit victorieusement à un fonds de connoissances dont le monde se soucie fort peu.

Néanmoins, du temps de Buonaparte, toutes ses tentatives ambitieuses avoient successivement échoué. Il n'avoit réussi que dans quelques intrigues pécuniaires qu'il regardoit comme son patrimoine inévitable, et sa vanité blessée l'avoit singulièrement aigri contre l'usurpateur, surtout depuis la retraite de Moscou. Aussi se déclara-t-il chaud royaliste à la première entrée des alliés; mais n'ayant pu se faire nommer sous-lieutenant des gardes-du-corps, malgré son dévouement et de faux états de services, il avoit conçu contre le monarque et la monarchie un ardent espoir de vengeance. Il devint folliculaire intrépide, se fit l'apôtre de toutes les prétentions ambitieuses, et contribua plus ou moins au retour de Buonaparte et de la démagogie.

Le comte de Desvillers avoit résisté quelque temps aux instances corruptrices de l'ami de sa maison; mais l'espoir de représenter la ville de Paris, pendant les cent-jours, fit céder son royalisme incertain à l'ambition de Mme la Comtesse, dont Valsin dominoit entièrement l'esprit et la vanité. L'élection ne réussit point au Comte! Valsin prétendit que cela n'étoit pas étonnant, parce qu'il n'avoit pas assez donné de

garanties. En 1815 et 1816, Valsin fit pour le Comte plusieurs démarches onéreuses; mais les élections furent royalistes : le Comte en fut pour des frais, et Valsin n'y perdit rien. En 1817, plusieurs concurrens populaires et millionnaires vinrent ôter à Desvillers tout le fruit de ses opinions qui, depuis l'ordonnance du 5 septembre, s'étoient hautement prononcées, parce qu'il n'y avoit plus rien à gagner de l'autre côté. Le Comte fut découragé par ce contre-temps, qui reculoit de cinq ans ses espérances; mais la mort d'un député de Paris le remit sous l'influence de Valsin, qui lui fit sentir que la route étoit toute tracée; qu'avec des millions et des révolutionnaires on devoit désormais être sûr de son fait, et qui lui promit toutes les forces du parti s'il s'érigeoit en protecteur de l'indépendance. Dès lors, la maison du comte de Desvillers fut ouverte à tous les mécontens de l'Europe, et devint le centre de toutes les machinations de la liberté contre l'honneur des Rois et la prospérité des peuples.

Valsin, donc, disoit à la femme de son opulent ami : Convenez, chère Comtesse, que votre époux est un franc malotru ? ne vous inquiétez pas de l'épithète, il n'en sera pas moins député de Paris; nous n'en ferons pas moins un ministre, peut-être, un jour ou l'autre; mais c'est vous seule que nous considérons là-dedans.. Une femme supérieure comme vous l'êtes, qui prête à la cause toute l'influence de son élégance et d'une

immense fortune, mérite incontestablement tous nos égards. Desvillers aura le titre; vous serez ministre en effet. Mais, je vous le demande en grâce, faites attention à cet homme-là !......... quelque jour il se perdra par ses gaucheries...... vous ne savez pas le tour qu'il vient de me jouer? il m'engage à faire placer un jeune homme...... savez-vous qui c'est?.... C'est un petit monsieur, frais émoulu de l'école de droit, qui se pavane d'avoir fait le voyage de Gand, et qui vient raconter tout cela, comme la plus belle chose du monde, à l'administration de Paris où nous sommes le plus en force.... On ouvroit de grands yeux en écoutant ce postulant raconter ses prouesses de volontaire royal....... Je vous laisse à penser comme on l'a reçu ! Que diable votre époux avoit-il donc dans l'esprit en me recommandant un être pur de cette espèce !..... C'est contre tous les principes; et si par égard ou par esprit de coterie on se passe des royalistes, adieu tout le système : nous ne marchons pas mal; mais si nous nous laissons aller, toutes nos administrations nous échapperont. C'est de la plus haute importance, et votre mari, s'il n'a pas le sens commun, finira par se faire abandonner de tous ses amis.

La Comtese le rassura de son mieux. Elle lui dit entre autres choses que Jobin étoit expulsé; que sa domination par là seroit désormais entière sur le Comte son époux et le chevalier de Valsin;

car il avoit conservé ce titre qu'il avoit pris au premier retour du Roi; le chevalier de Valsin, dis-je, rassuré par la certitude de ne plus revoir Jobin, qu'il redoutoit, promit à la Comtesse d'employer le peuple libéral en sa faveur, et de le faire agir pour elle dans les intérêts de son mari.

En sortant de chez la Comtesse, Valsin rencontra sur l'escalier le Comte, tout fier du succès de son expédition amicale, et le millionnaire de s'informer de l'esprit de Paris au sujet de son élection. Valsin l'assura que tout alloit assez bien ; que l'opinion publique le désignoit, mais qu'il falloit des sacrifices. Le Comte fronça le sourcil presqu'imperceptiblement; l'autre s'en aperçut. — Croyez-vous, lui dit-il, cher Comte, que ce sera pour vos beaux yeux que toute une petite bourgeoisie vous donnera la préférence sur vos concurrens? Ne faut-il pas la mettre en mouvement, la reunir, lui donner un esprit? A propos, je viens de m'aboucher avec l'ancienne police de Buonaparte; mais depuis que le ministère traite avec elle, on nous tient la dragée haute ; on auroit eu ces malheureux pour une méchante couple de mille louis; mais on nous parle aujourd'hui de cinquante mille écus, et bien sûrement vous feriez une excellente affaire à cent mille francs. Au reste, à prix égal, vous êtes sûr de la préférence. Le Comte pâlit au mot de cent mille francs. — Allons, lui

dit le Chevalier, d'un ton goguenard, voilà que vous changez de couleur : il faut convenir, cher Comte, que vous êtes bien l'homme le plus parcimonieux, le plus ladre de la terre ! vous regorgez de millions ; et vous voudriez être député de Paris aux frais de vos amis !.... A propos, je vous engage aussi sérieusement à vous occuper du sort des petits boutiquiers à demi ruinés ; votre signature leur sera très-avantageuse, et quatre à cinq cent mille francs de votre crédit feront merveille sur les boutiques. — Tout cela, répliqua le Comte impatienté, peut être fort bon pour la plaisanterie ; mais je ne prétends pas me laisser emporter à ce point. — Emporter ! emporter ! reprit Valsin avec ironie, ne diroit-on pas qu'il y va de votre fortune ! Mettons, je le suppose, cent mille francs pour les agens de l'ancienne police ; cinq cent mille francs de signatures, dont on ne vous fera banqueroute que de la moitié, au profit des boutiques en décret, cela fait en tout trois cent cinquante mille francs, et je vous demande si ce n'est pas une goutte d'eau dans votre fortune ! — Tout cela, Chevalier, est bel et bon ; mais vous ne savez pas que la dernière élection m'a déjà coûté cent quatre-vingt mille francs, comme un sou, et sans aucun succès pour moi. — Vous avez travaillé pour la cause, cher Comte, reprit Valsin avec chaleur, quant à ce qu'il vous en a coûté, cela m'a passé par les mains, et je le sais au moins aussi bien

que vous. Je porte la chose à deux cent mille francs ; cette somme jointe aux trois cent cinquante mille francs, font, en lot, cinq cent cinquante mille francs, et voyez ce que c'est que cela, près de la considération que vous en retirerez. — Je vois, Chevalier, interrompit le Comte avec humeur, que cinq cent cinquante mille francs sont une somme fort considérable pour qui que ce soit. — Vous voulez être un chef de parti, mon pauvre Comte, dit Valsin avec exclamation; et non-seulement vous êtes le plus parcimonieux de tous les hommes, vous en êtes encore le plus ingrat !..... — Ingrat ! s'écria le Comte ; ingrat, me paroît fort !.... — Et l'emprunt ! reprit l'autre : sans nous, auriez-vous eu l'emprunt à 53 ? si nous n'avions pas, à force de clabauderies, obtenu l'ordonnance du 5 septembre, si, par la chute de l'influence de la propriété foncière, nous n'avions pas eu l'adresse de mettre une digue à l'invasion du crédit public, auriez-vous gagné sur l'emprunt des trois cents millions dix-huit pour cent sans bourse délier? en paroissant venir au secours de l'Etat, et, ce qui est un immense avantage, en vous popularisant aux yeux de gens qui n'y comprennent rien, et qui forment évidemment la masse de l'opinion publique? — Que venez-vous, Chevalier, mêler là-dedans l'ordonnance du 5 septembre ! dit le Comte en l'interrompant. — Je dis, reprit Valsin, que vous avez pris l'emprunt à 53, et qu'au 5 septembre

1816, les fonds étoient quotés à 62. — Cela ne se peut pas, dit le Comte étonné. — Je ne sais pas si cela se peut; je sais que le fait existe, reprit Valsin : l'Etat y a perdu quarante à cinquante millions; mais vous en avez gagné deux ou trois à ma connoissance, et je vous demande s'il est raisonnable à vous de crier contre des amis qui vous enrichissent si positivement, parce qu'ils vous engagent à faire vous-même les frais de votre élection. Faites bien vos calculs, et vous verrez que vous faites avec nous des affaires d'or : adieu, poursuivit-il, je vais agir dans vos intérêts; la Comtesse vous dira tout ce que je veux faire de vous.

Valsin laissa tout pensif le Comte, qui, voulant en avoir le cœur net, courut à son Moniteur. Il vit qu'effectivement au 5 septembre 1816, les fonds étoient quotés à 62 francs 50. Il fit son calcul, et subitement il passa de l'impatience où l'avoient mis les propositions de Valsin, en une intime conviction de son mérite. Il courut chez la Comtesse. — Il faut convenir, Madame, lui dit-il (en oubliant sa mission et tous les Jobins), que notre ami Valsin n'est pas un homme comme un autre. On le croit léger, il ne l'est qu'en apparence; on le dit subtil, il est fin; on me dit qu'il me ruine, il peut être cher; mais depuis que je le connois, ma fortune s'accroît : en un mot, c'est un homme qui a des idées, qui voit les choses en grand, et voilà pourquoi tant de gens s'achar-

nent après lui. — Je suis bien aise, répondit la Comtesse, de vous voir revenir à mes sentimens à son égard. Que de peines ne s'est-on pas données pour le perdre dans votre esprit? Jugez, d'après cela, de ce qu'il vous reste à penser des bonnes intentions de votre M. Jobin pour le Chevalier. — Vous ne verrez plus Jobin, Madame, dit le Comte en revenant à lui, vous ne le verrez plus. J'ai frappé les grands coups; mais j'avoue, chère Comtesse, que ce n'est pas sans une vive douleur que je me suis séparé d'un ami plein de défauts, d'une grande petitesse d'idées, il est vrai, mais sincère, il faut lui rendre justice, et auquel j'étois habitué dès mon plus jeune âge. Je conviendrai même que la bonhomie et l'affection de cet homme m'ont mis au supplice; mais je me suis expliqué si net avec sa femme, j'ai si positivement établi que l'existence de Jobin étoit incompatible avec la nôtre, que vous pouvez vous en croire délivrée à tout jamais. Cependant, il m'en coûte de rompre avec ce pauvre Jobin, et je donnerois volontiers une terre pour ne l'avoir pas connu. — Une terre, reprit la Comtesse, c'est un peu fort! mais il ne faut pas oublier cet homme, et nous lui ferons du bien si l'occasion s'en présente; car il ne faut jamais passer pour être ingrat envers ses anciens amis.

CHAPITRE V.

Détails de Ménage, et Simplicité des Mœurs modernes.

Le Comte et la Comtesse, avant l'heure du dîner, passèrent en revue toute leur maison : le mari fut enchanté de sa nouvelle livrée. L'idée des chevrons aux deux bras lui donna d'autant plus de satisfaction, qu'il avoit ouï dire que les Montmorency n'en portent qu'au bras gauche, ce qui, selon lui, ne pouvoit avoir bonne grâce, et l'air riche et la symétrie de son invention lui parurent tout-à-fait de bon goût. La nouvelle argenterie plut fort à la Comtesse, parce que son élégance avoit quelque chose de massif et d'imposant. Le Comte fut plus particulièrement frappé de son service de porcelaine qui lui parut délicieux. Ses armes étoient partout, et la variété des tons de couleurs choisies par des artistes modernes, lui charma l'œil très-agréablement. Mais tout-à-coup le Comte entra dans une grande colère contre son officier, qu'il

appela butor, en s'apercevant que ses armes n'étoient pas gravées sur ses salières d'argent. L'officier repondit que M. le Comte s'étoit décidé si tard sur le choix de ses nouvelles armoiries, que de préférence les artistes avoient préparé les pièces les plus en évidence pour le grand dîner de M. le Comte, et que les salières seroient armoiriées plus tard. Le Comte s'adoucit, et trouva que c'étoit fort bien.

Le ménage rentra dans le salon. Tout y étoit à neuf. Les meubles en velours et or ressortoient merveilleusement sur les peintures et dorures dont les lambris étoient surchargés. Le Comte étoit en pleine jouissance. — Convenez, Comtesse, dit-il à sa femme, que quand nous aurions cinq cents ans de noblesse, nous n'aurions pas meilleur air! Ce n'est pas assurément que je tienne à tous ces préjugés, et j'ai l'âme trop élevée pour être entiché de ma situation. Je trouve qu'il n'y a rien de plus misérable que la vanité : mais il faut convenir aussi que rien n'est plus cruel, quand on a cinq cent mille livres de rente, de voir quelque chose au-dessus de soi. Aussi, Mme la Comtesse, je hais à mort ces anciens nobles qui se sont tous ruinés, plus ou moins, au service du Roi, et qui se tiennent droits comme s'ils étoient encore quelque chose dans ce pays-ci.

Je partage votre opinion, M. le Comte, reprit la Comtesse, et c'est là plus particulière-

ment ce qui m'a rapproché des idées monarchiques républicaines. S'il n'y avoit de nobles que nous autres gens riches, et que nous le fussions de la même date, je me serois résignée (car avant tout je suis pour l'égalité) à supporter la royauté purement et simplement; mais parceque les pères ou grands-pères de messieurs tels ou tels se seront fait tuer ou casser bras et jambes au service de l'Etat il y a deux ou trois cents ans, il faudra que j'en souffre? il faudra qu'avec cinq cent mille livres de rente, et avec de l'esprit, vous ne soyez pas une des premières personnes de l'Etat?

Cela viendra, dit avec confiance le Comte, étonné d'entendre sa femme l'appeler un homme d'esprit, cela viendra, Mme la Comtesse. L'élection approche, et quand on a cinq cent mille livres de rente, on a une telle influence dans ce pays-ci que le vœu public ne peut pas m'échapper...... D'abord je suis tout-à-fait dans le système libéral. Je reçois, j'héberge, je nourris, je puis le dire, tout ce qu'il y a de plus transcendant dans le parti; quant à la personne du Roi, je la révère; ainsi je ne déplais pas à ses ministres, dont je ne blâme jamais les démarches que quand ils attaquent mes amis, et je ne les blâme qu'entre nous. Quant à la bourgeoisie de Paris, j'ai des droits auprès d'elle; elle m'a vu bourgeois de Paris. Je ne suis pas entiché de ma situation; j'ai l'art de

me faire pardonner mes avantages de fortune; je suis un homme modéré, sans passions, par conséquent sans ennemis; personne ne peut dire que je suis irrévocablement de tel ou tel parti; je me crois, en un mot, l'homme de la circonstance, et j'ose me flatter de concilier tous les intérêts, et de réunir tous les suffrages.

A la fin de ce modeste exorde, la Comtesse reçut des lettres d'excuses de trois ou quatre anciens gentilshommes que, par politique, on avoit priés au repas du jour. Voilà, s'écria la Comtesse avec aigreur, ce que l'on gagne à faire des avances à ces gens-là : j'étois sûre d'un refus. Mais foncièrement vous avez un foible pour les gens d'autrefois. — Non, Madame, je ne les aime nullement, mais je m'en sers quand ils peuvent m'être utiles. A la veille d'une élection, il faut ménager tout le monde. D'ailleurs, ayant des étrangers de marque aujourd'hui chez vous, j'ai cru bien fait de mettre en évidence quelques noms qui ne leur fussent pas étrangers, et de leur faire sentir qu'on tient à quelque chose dans son pays. Le Comte reçut plusieurs billets, et la Comtesse haussa les épaules.

Mais à l'ouverture de chaque billet, la figure du Comte se décomposoit, et sa pâleur s'accroissoit progressivement. « Trois ministres du Roi refusent notre invitation! s'écria-t-il en lançant sur sa femme un regard consterné. La Comtesse pâlit également. Voilà ce que c'est;

rien ne vous arrête, lui dit-il, et vous tenez chez vous de tels propos, que les ministres les plus dévoués aux idées modernes se font scrupule de se trouver dans votre société.

La Comtesse répondit que les ministres ne voyoient en lui qu'un homme sans importance ; qu'il ne savoit ni se faire rechercher ni se faire craindre d'eux ; que sa modération n'étoit qu'une sottise dont ils ne lui savoient aucun gré, et qu'il s'en prenoit à elle fort impertinemment d'un désagrément que lui seul s'étoit attiré par son manque de caractère. Le Comte ne dit mot, et la Comtesse reçut d'autres messages d'une partie du corps diplomatique qui, soit par des affaires imprévues, soit par des indispositions subites, lui faisoit faux bond comme les ministres de Sa Majesté. Cette désastreuse nouvelle réduisit la Comtesse en un état d'humeur difficile à décrire. Elle chanta pouille derechef à M. le Comte avec un redoublement d'aigreur tel que le malheureux époux s'estima trop heureux de se soustraire aux invectives de sa douce moitié, sous le prétexte plausible de faire réduire à sa juste dimension la table de son repas politique. La Comtesse, au désespoir, s'en fut à sa toilette, où son miroir lui fit sentir la nécessité, dans un jour aussi solennel, de mettre de la force d'âme à surmonter une contrariété trop évidemment empreinte sur ses traits. En une demi-heure elle prit son

parti sur les ministres et les ambassadeurs, et elle se résigna modestement à agir sur la diplomatie subalterne, de manière à donner encore à l'Europe une haute idée de ses agrémens, et sur toutes choses de la distinction et de l'élévation de son esprit.

CHAPITRE VI.

Cercle Libéral. Repas politique. Tour de la Table.

Mon cher ami, disoit Valsin à un jeune étranger qu'il amenoit dîner chez la comtesse de Desvillers, vous avez très-bien commencé : vous avez eu déjà deux mauvaises affaires politiques en Allemagne, vous êtes obligé de vous réfugier en France; écrivez quelque chose contre le gouvernement, vous serez deux mois en prison; nous vous faisons naturaliser dans un an, et vous vous trouverez dans la plus belle passe du monde. Une fois réputé victime de la liberté, votre fortune est faite. Sur toutes choses attachez vous aux banquiers; criez au despotisme nobiliaire, et donnez-leur du M. le Comte tant que vous pourrez, et vous êtes sûr d'eux et de vos affaires. Prenez-y garde surtout dans la maison où nous allons. Il ne faut pas badiner avec la Comtesse, et ne manquez pas de lui donner son titre à tort et à travers.

Il faut cela pour être bien dans ses papiers. L'étranger témoigna sa surprise de cet amalgame de titres et de libéralité. Le calcul est très-bon, poursuivit le Chevalier. Qu'est-ce que nous voulons? du trouble, c'est notre élément; la culbute du gouvernement, si nous pouvons; la désunion de ses parties, si nous ne pouvons pas davantage. La noblesse soutient le trône, nous attaquons la noblesse. Non seulement nous la décrions, nous faisons plus, nous la ridiculisons. N'est-ce pas dans le fait un coup mortel pour les prétentions nobiliaires de voir une marchande de draps quitter son aune parce que son mari vient de faire fortune sur le perron du Palais-Royal, et se faire appeler Mme la Comtesse avec une arrogance que n'avoit pas une Duchesse d'autrefois? Cela confond tout, brouille tout, et voilà pourquoi je me fais appeler le chevalier de Valsin. D'ailleurs parmi nos amis on nous sait bon gré d'être ce qu'ils appellent un libéral quand on a l'air d'être noble, et il y a une classe de petites gens sur l'esprit de laquelle un titre fait encore effet...... Du reste, mon cher ami, vive notre fortune et le progrès des lumières. A propos, quant au mari, c'est un homme de génie qui fait passablement l'addition et la soustraction, source de ses prospérités. Dites-lui ferme qu'il est populaire, et que nous le ferons ministre des finances; il n'y a que ce moyen-là d'en tirer parti. Il se saigne

alors assez grassement. Il paie les élections des autres, et cela fait vivre bien des têtes de notre parti. C'est, en un mot, un homme à ménager et à pressurer; ainsi je vous le recommande.

Sur ces entrefaites, les deux libéraux arrivèrent à l'hôtel de Desvillers, et trouvèrent le salon occupé déjà par les habitués de la maison, dont un ci-devant fournisseur malaisé, deux membres et un postulant de l'Institut, un ci-devant prêtre à peu près marié, trois folliculaires libéraux et plus ou moins athées, etc. Tout cela formoit la masse ordinaire des convives journaliers, dînant bien et arrivant toujours de bonne heure. — Hé bien, mon cher de l'Inconstant, dit Valsin à un grand pâle folliculaire de ses amis, et l'Institut, qu'en faites-vous? — Ah! dit l'autre, j'ai manqué ma nomination pour cette fois; mais le siècle marche, et je ne me rebute pas. — Le siècle aura beau marcher vite, reprit Valsin avec ironie, il vous laissera toujours le temps de vous retourner, n'est-ce pas? Mais à propos, puisque nous sommes entre nous, causons de l'élection prochaine. Décidément nous portons M****! — M*** paie-t-il mille francs? dit un académicien en interrompant le Chevalier. — D'où sortez-vous? reprend Valsin, vous ne savez pas ce que le parti vient de faire pour lui. Nous lui donnons un hôtel, et c'est précisément l'argent de Desvillers qui solde cette opération. — Ah!

pour le coup, dit M. de l'Inconstant, c'est traiter ce pauvre Desvillers d'une manière par trop cruelle aussi. Si nous nous déterminons à ne pas le nommer, il faut le lui dire, lui parler avec franchise, et ne pas le mettre à contribution, comme on le fait sans pudeur depuis quelque temps. — On vous croit de l'esprit, répondit le Chevalier, parce que vous écrivez mieux que personne sur des subtilités que personne ne comprend; mais foncièrement vous n'êtes qu'un niais. Comment! un homme d'or se livre à nous parce que nous le flattons! il ne feroit rien sans cela pour nous, et vous voulez que nous lui sachions un gré sans pareil de ce qu'il fait pour son propre intérêt! Point de pitié pour les millionnaires. D'ailleurs, je viens de lui prouver tantôt que nous faisons ses affaires à merveille; il est content, que voulez-vous de plus? Après cela vous êtes bien les maîtres de vous attendrir, de professer les plus beaux sentimens du monde, et de vous émouvoir sur le sort d'un pauvre homme accablé de cinq cent mille livres de rente! Quant à moi, mon cher de l'Inconstant, malgré tout votre esprit, je regarde votre observation comme une complète niaiserie. — Puisque nous sommes ensemble sur le pied de la franchise, dit d'un air léger, mais en rougissant, le postulant à l'Institut, je vous observerai, mon cher Valsin, qu'il n'existe certainement pas en Europe un être plus goguenard et plus essen-

tiellement intrigant que vous. — Qui vous dit le contraire ? reprit l'autre. Je suis guoguenard, je le sais; je suis intrigant, il n'y a pas de doute; et si mes intrigues vous servent, qu'avez-vous autre chose à faire qu'à vous en féliciter ? Que seriez-vous sans moi ? Rien. Vous seriez dans l'oubli, dans l'obscurité. Que de pas m'a-t-on vu faire en l'honneur de la patente ! que de tourmens, à cette époque, ne me suis-je pas donnés pour le parti ! Savez-vous bien que je me suis fait royaliste pendant six semaines pour me rapprocher de certaines gens ? et, il ne faut pas le nier, sans les absurdes, la patente avoit le dessous ! mais je leur ai tant et si souvent corné la volonté royale aux oreilles, que, bon gré mal gré, je les ai précipités dans le bourbier. Ils y sont. J'en ai pensé mourir de la poitrine ; mais le parti triomphe, et je me moque des épithètes.

Cette apologie de Valsin par lui-même fit un véritable effet sur le comité des libéraux. Ils reconnurent tous les services qu'à l'époque de la loi sur les élections il avoit rendus à la cause, et il reçut un concert d'éloges à cet égard.

Vous m'accusez de tromper Desvillers, continua Valsin; mais regardez autour de vous; voyez cet or partout, cette persécution d'opulence ; et pensez-vous qu'un homme sur lequel le hasard a fait pleuvoir une douzaine de millions sans l'écraser, puisse être bien sincèrement dans nos intérêts, et qu'il ne nous lâchera pas s'il trouve

sa belle à le faire? Il nous sert aujourd'hui pour notre démagogie dont il a besoin; nous le servons pour son argent, qui nous est utile; il n'y a pas là-dedans l'apparence d'un procédé. Quant à moi, je le dis entre nous, nobles ou riches, riches ou nobles, j'en donnerois le choix pour une épingle. Il nous faut des avocats pauvres, qui parlent, qui crient, qui remuent. Mais, avec la meilleure volonté qu'on lui suppose, que voulez-vous faire dans une assemblée d'un emplâtre comme Desvillers? Le mettre au grand jour seroit le perdre et déconsidérer le parti.

Pardon, Messieurs, dit le comte de Desvillers, en entrant dans le salon, et en s'approchant du comité libéral; pardon de vous avoir laissés seuls si long-temps. — Ah! le voilà ce cher Comte, s'écria le Chevalier en lui serrant la main; nous parlions de vous. Ces Messieurs sont en extase, sont dans le ravissement de votre nouvel ameublement. — Il est convenable, n'est-ce pas? répartit le Comte avec légèreté. — Convenable! s'écria Valsin. Comment trouvez-vous celui-là? convenable! Un salon presque d'or massif, et du goût le plus exquis! Il n'y a pas un homme pour être modeste comme celui-là. Un de ces Messieurs le disoit tout à l'heure, il n'y a que le comte de Desvillers qui sache allier l'affabilité de la démagogie à toute la splendeur de la féodalité. — Allons, Chevalier, c'est faire trop d'estime du peu que je vaux. — Savez-vous bien ce que je

disois de vous tout à l'heure ?.... je disois que vous seriez ministre des finances. — Ah ! — Il n'y a pas de ah ! vous êtes l'homme qu'il faut à la France ! Voilà, demandez-le à ces Messieurs, comment nous parlons de vous derrière votre dos, il n'y a pas à faire ici le modeste, et je vais vous expliquer mes raisons. Vous savez qu'il y a, de temps à autre, des gens qui me supposent du crédit ; ce sont, la plupart du temps, des rêveurs en finances, des meurs de faim politiques qui n'ont jamais en poche que la fortune de l'Etat ; ils ont, de plus, la fureur de vous prier ce qu'ils appellent à dîner. Une malheureuse cuisinière, d'une cave ou d'un grenier, s'efforce à sauver du froid ou de l'humidité quelques méchans ragoûts insipides qu'on vous sert à demi glacés. Je suis désespéré du repas que je n'ai pas fait chez vous. On me prend à la gorge pour me faire comprendre des calculs auxquels le diable n'entendroit goutte. Je m'ennuie, je me morfonds, je me désespère, et je crève de faim à côté d'un budget. Cet homme-là me fera-t-il concevoir la fortune de la France ?.... Non : mais quand je vois une maison comme celle-ci, quand je vois que tout y prospère ! je rêve là-dessus ; et comme je suis patriote, je vois renaître l'âge d'or dans mon pays. Je me dis : il a fait fortune on ne sait comment ; je ne sais pas comment il fera la fortune de la France ; mais il peut la faire, puisqu'il a fait la sienne, et je ne me donne pas

la peine assommante de mettre à côté l'un de l'autre des nombres qui se trouvent sans cesse à côté d'un calcul réel. Je suis définitivement contre les chiffres, pour le bonheur et la fortune ; et quand je dîne chez vous, cher Comte, je me dis, entraîné par le sentiment : il a le meilleur cuisinier de Paris ! Une fois ministre, les plus pauvres auront la poule au pot.

A ces mots le chevalier de Valsin quitta précipitamment le cercle pour se porter au-devant de la Comtesse, qui venoit d'entrer ; et tandis que mystérieusement il lui débitoit à l'oreille des petits secrets, le Comte s'adressant au reste de la société : Convenez qu'il est aimable ! dit-il à demi-voix, je ne crois pas la moitié de ce qu'il dit. Il me flatte d'une manière outrageante ; mais il a certaine façon de tourner les choses, qui force à lui pardonner.

La porte s'ouvrit bientôt ; on annonça deux anciens membres de l'Institut. La Comtesse les reçut le plus gracieusement, et mit la conversation sur la perfectibilité de l'esprit humain. Elle pensa que l'égalité répartie depuis peu entre les hommes, étoit ce qui caractérisoit plus particulièrement le progrès des lumières. Ces Messieurs prétendirent qu'une pareille réflexion ne pouvoit provenir que d'un esprit éminemment spécial.

Plusieurs étrangers furent successivement introduits. La Comtesse demanda des nouvelles de

Weymar avec le plus tendre intérêt. Elle ne doutoit pas que la liberté de la presse dont jouissoit cette ville ne répandit bientôt l'union et le repos dans toute l'Allemagne. L'étranger interpellé répondit que toutes les familles étoient brouillées depuis quelque temps dans son pays.

La Comtesse félicita de l'abolition du servage en Russie, un jeune seigneur russe, qui répondit qu'il n'avoit jamais vu dans son pays autant de mendians qu'en France, parce qu'en Russie les seigneurs étoient obligés de nourrir leurs paysans en temps de disette.

La Comtesse s'épanouit en voyant entrer lord Cranhoc. Elle lui demanda des nouvelles de ses amis les insurgés d'Amérique. — Il répondit que Marc-Grégor faisoit merveille; qu'il avoit découvert une contrée déserte où il faisoit secrètement des recrues formidables, et que quand il auroit réuni six à sept cents hommes, il occuperoit immédiatement douze cents lieues de côtes; que son autre ami Bolivar avoit tant de partisans, qu'il avoit fait fusiller ceux qu'il affectionnoit le moins, afin d'avoir une force plus disponible. Qu'il y avoit un petit pays où cela tournoit à merveille; que les noirs avoient tué les blancs, de sorte que la liberté paroissoit y être sérieusement établie. Lord Cranhoc ajouta qu'il se flattoit que les amis des noirs, de la liberté de la presse et de la liberté individuelle, alloient se réunir, et faire des fonds communs pour sou-

tenir la cause générale à Venezuela. Il avoit un joli plan de finances, un projet d'emprunt pour jouer sur les fonds publics, au profit des insurgés des quatre parties du Monde. Il avoit beaucoup réfléchi sur ce sujet, et croyoit avoir une manière sûre de jouer avec avantage. Le Comte resta froid à cette insinuation.

On annonça plusieurs libéraux de différentes parties de l'Europe, et l'archevêque de P****. La Comtesse le remercia de ses sentimens; elle lui dit que son habit, et surtout la pureté de ses mœurs donnoient infiniment de poids au parti. Elle ajouta qu'on venoit de lui donner une nouvelle bien affligeante; qu'on le disoit au moment de s'embarquer pour Venezuela. Le prélat répondit que c'étoit en effet ce qu'il auroit de mieux à faire, mais qu'il avoit peur de l'eau, et d'ailleurs qu'il étoit sans ambition.

Plusieurs membres en second ordre du corps diplomatique furent annoncés et accueillis par la Comtesse et par les libéraux qui se les partagèrent pour les endoctriner, et leur faire sentir doucement que les souverains, leurs maîtres, ne servoient point à grand'chose en Europe, et qu'on devoit s'entendre et travailler à une réforme générale et républicaine dans les deux hémisphères. En dix minutes, messieurs les diplomates furent au courant du bon esprit de la société.

La Comtesse fut au-devant du marquis de Saint-Ferrand, colonel de la garde. Elle le remercia

de ses bontés pour son fils, qui servoit dans son régiment. Le Comte n'aperçut personne de sa connoissance. Il s'approcha de Mlle de Desvillers, (Clémence), et lui donna des nouvelles de son frère. La Comtesse prévint ses affidés que le colonel étoit ultra-royaliste, et qu'il falloit prendre garde à lui.

Un petit Duc et Pair, armé d'un lorgnon, fut accueilli par la Comtesse avec toute la démonstration d'une joie parfaite. Elle le remercia sincèrement d'être Duc, Pair, et démagogue à la fois. Le petit Jacobin répondit que c'étoit la moindre des choses; qu'il avoit appris à l'école de Buonaparte à se défaire de toute illusion; que pourvu qu'il eût un nom et son entrée à la Chambre des Pairs, il regardoit tout le reste comme pure vanité. Le Duc joignit à ce préambule une dissertation courte, mais profonde, que la Comtesse ne put pas comprendre.

Un grand maître-d'hôtel, l'épée au côté, vint annoncer que Mme la Comtesse étoit servie, et la Comtesse donnant le bras à mylord Cranhoc, passoit dans la salle à manger, lorsque M. Jobin se présenta devant elle, tout effaré, dans la crainte d'arriver trop tard, et de ne pas aider son ami Desvillers à faire les honneurs de sa maison, dans un jour aussi solennel. La Comtesse pâlit de colère en voyant Jobin, qui lui protesta que plusieurs mésaventures avoient retardé son arrivée.

En voici la cause. En sortant de chez lui, dans la demi-fortune de Madame, Jobin tira sa montre, et se trouvant en retard d'un quart d'heure, il voulut baisser une glace pour hâter son cocher; mais une pluie abondante, poussée en face par un ouragan subit, lui fit refermer sa portière, et l'obligea de se résigner à son sort. Il chemina donc lentement vers la porte S. Denis, et sa voiture montoit péniblement le roidillon du boulevard, lorsqu'un malheureux fiacre, ivre, porté par le vent, la pente et la pluie, fier de tous ses avantages sur la malheureuse demi-fortune qui voyageoit dans le sens contraire, la rasa de si près qu'il l'accrocha violemment. Un trait de l'unique animal se rompit du choc, et Mouton, joignant à cet accident un peu de paresse naturelle, M. Jobin se trouva tout net arrêté sur le boulevard, sans pouvoir avancer d'un pas. La pluie redoubloit, les voitures publiques étoient pleines; aucun moyen d'aller à pied, en bas de soie blancs....... Après un colloque avec son cocher, il fut résolu que la bête étant d'un naturel sage, Monsieur resteroit dans sa voiture, tandis que Thomas iroit chez le premier bourrelier pour rétablir le trait cassé. N'osant sortir de sa retraite, Jobin demeura quelques minutes au milieu du boulevard, sur la foi de Mouton qui, s'ennuyant à la fin de recevoir la pluie dans le nez, se mit d'abord en travers de la route, puis tourna davantage, puis cédant au poids de la

voiture, et à l'invitation d'une pente assez rapide, il arriva paisiblement jusqu'à la porte Saint-Denis, malgré toutes les instances que M. Jobin lui faisoit par la portière, et Mouton connoissant parfaitement le chemin de la maison, et sentant la voiture rouler sans opposition, se laissa doucement aller à la tendance naturelle qui le ramenoit à son écurie, et il fut, au pas, s'arrêter comme à l'ordinaire devant la maison de son maître. C'est là qu'il fut rejoint par Thomas, qui tout mouillé remonta sur son siége, et fouetta de son mieux.

La Comtesse reçut donc indignement M. Jobin, qui se crut mal reçu parce qu'il n'arrivoit pas à temps. Il culbuta tout le monde pour aller serrer la main de son ami Desvillers, et il embrassa tendrement Clémence au front, comme de coutume, ce qui fit une peine mortelle à la Comtesse. Le Comte tout honteux de l'apparition de Jobin, n'osa plus lever les yeux sur sa femme, et Jobin courut se mettre au bout de la table pour servir le potage, et faire de tout son cœur les honneurs de la maison de son ami.

Le marchand fut très-agréablement surpris de se trouver placé près du marquis de Saint-Ferrand, qui, l'ayant suivi des yeux au milieu de la foule, s'étoit venu mettre à côté de lui. Charmé de cette préférence, Jobin lui en témoigna toute sa reconnoissance. — Expliquez-moi, je vous prie, lui dit le Marquis, par quelle raison je vous ren-

contre dans cette maison, vous, dont les sentimens royalistes me sont très-connus, et par quel hasard vous êtes lié si particulièrement avec le comte de Desvillers. — C'est mon ancien associé, répondit Jobin : je sais qu'il a des torts ; mais, M. le Marquis, il ne faut abandonner ses amis ni dans le malheur, ni même dans l'opulence ! D'ailleurs, Desvillers n'est pas ce qu'il paroît être, ce sont ses entours et la foiblesse de son caractère qui le rendent étranger à ses propres sentimens ; il est royaliste au fond du cœur, je vous le proteste ; mais comme on lui prouve qu'il n'a rien à gagner de ce côté-là, que d'autre part on lui fait accroire que dans un sens contraire il va devenir un personnage important dans l'Etat, il se livre à la flatterie qui le perd ; car les gens riches ont aussi des antichambres. »

Sur la demande du Marquis, Jobin lui fit connoître les habitués de la maison, la plupart gens d'affaires à demi ruinés ou littérateurs parasites, ne parlant beaucoup qu'après dîner, et toujours dans le sens de la maîtresse de la maison, dont ils encensoient la vanité sans y mettre la moindre pudeur ; mais, ajouta Jobin, l'homme que vous voyez là-bas est un intrigant beaucoup plus dangereux, dont jusqu'ici je n'ai pu connoître l'origine, et qui probablement a changé de nom. Il domine cette maison en maître et seigneur. L'empire qu'il a pris sur la maîtresse de céans, s'étend despotiquement jusqu'à son

mari. Les habitués le craignent et se soumettent pour s'assurer leur place à table. Je suis le seul qu'une longue et sincère affection pour Desvillers a conservé l'ami de la maison, qui ne me soit pas reconnu subjugué par l'effronterie de ce parasite arrogant. Plusieurs malheureux essais de son persiflage l'ont instruit qu'on ne m'attaquoit pas impunément, et depuis ce temps, loin de me heurter, il me ménage visiblement; mais j'ai l'amour-propre de croire qu'au fond du cœur il me porte une haine mortelle.

Le Marquis à son tour mit Jobin au courant de ce qui composoit le reste de la société. Il lui dit que les ministres du Roi n'ayant pas cru devoir se trouver dans une maison aussi connue pour être un centre des mécontens de l'Europe, les ministres étrangers avoient imité leur exemple, et qu'on ne voyoit ici que des secrétaires d'ambassades ou gentilshommes attachés à différentes légations, qui, sans doute étoient bien aises de juger de l'esprit qui dirigeoit cette société.

Le Marquis lui désigna successivement pluplusieurs autres convives. L'Anglais, près de la Comtesse, lui dit-il, est ce lord, ardent ami des noirs, protecteur déclaré de tous les révoltés du monde. Le mot de pilori mit Jobin tout-à-fait au courant. — Et ce vénérable prélat que j'aperçois de l'autre côté de la Comtesse, demanda l'honnête marchand, quel est-il?

— Ne vous y trompez pas, répondit le Marquis, ce prélat est un abbé *pamphlétier* qui prêche une croisade en faveur des insurgés d'Amérique. Il sera pape ou chef d'état-major de l'insurrection au besoin, et s'il se décide à braver l'eau et à apprendre la géographie, il peut devenir un homme redoutable à la monarchie espagnole. Jobin fit un grand soupir. — Cet homme plus loin, avec un lorgnon, continua le Marquis, et qui fait de la politique avec tant de chaleur, c'est un duc et pair de France, libéral jusqu'à l'exaspération. — Cette maladie, dit Jobin en l'interrompant, a donc attaqué toutes les classes de la société? — Celui-ci, poursuivit le Marquis, me représente un général d'armée à vue basse, qui se seroit trompé d'escadrons, et qui, se trouvant à la tête de l'ennemi, donneroit avec fureur sur ses propres troupes.

Pendant ce temps, plusieurs conversations particulières animoient les convives. Chaque libéral avoit accosté son diplomate pour l'endoctriner, ou du moins pour le faire parler, et le maître de la maison s'étoit environné de deux Allemands que l'on disoit avoir du crédit près de leurs Souverains. Il commença par leur demander ce qu'ils pensoient de sa maison, de sa salle à manger, de sa livrée, qu'il avoit composée lui-même, de son argenterie, de ses armes, entièrement du goût de la Comtesse,

enfin il parla de tout ce qu'il étaloit aux yeux de ses convives avec toute la manie qu'ont les nouveaux riches de faire admirer ce qu'ils sont étonnés de posséder. Un des Allemands lui répondit que sa livrée prouvoit une belle érudition ; l'autre que ses armes avoient un air de nouveauté qui le charmoit ; tous deux se récrièrent sur la magnificence du Comte, qui rivalisoit avec celle de plusieurs princes régnans.

Ne croyez pas, leur dit le Comte avec le sourire d'une modestie satisfaite, que tout ceci m'en fasse accroire, et qu'un peu de bonheur et d'opulence me porte à jamais abandonner la cause populaire à laquelle je me suis à jamais dévoué depuis quelques mois. Non, Messieurs; le luxe dont je semble me prévaloir, ne me sert qu'à me mettre en évidence pour devenir le point de ralliement des hommes libres des quatre parties du globe. Qu'il seroit heureux, Messieurs, que vous pussiez mettre dans nos intérêts vos illustres Souverains ! Je sais que vous leur êtes personnellement attachés, comme je le suis moi-même irrévocablement à la personne du Roi ; mais je suis intimement convaincu, Messieurs, qu'intérieurement vous faites une grande distinction de ces princes remplis de vertus et d'intentions philanthropiques, et de leurs gouvernemens qui sont arbitraires, et qui ne sont pour la plupart nullement en harmonie avec le siècle supérieur où nous avons l'honneur

de vivre. Convenez qu'il seroit heureux de pouvoir faire sentir respectueusement à ces augustes Souverains, objets de toute notre vénération, qu'ils sont plutôt nuisibles qu'utiles à la propagation des lumières, et par conséquent au bonheur des peuples, et qu'il seroit à désirer qu'on pût les diriger vers un ordre de choses qui nous donneroit, je le suppose, une république universelle, mais légitime; car, Messieurs, je suis tout-à-fait pour la légitimité. Qu'ils seroient grands, ces princes augustes, si, dédaignant la gloire de succéder à une foule d'aïeux, dignes à la vérité de tous nos respects, ils mettoient cette gloire à rendre à la liberté, des peuples qui les bénissent pour leurs vertus personnelles, mais qui ne jouissent pas de tous les droits de la nature! Alors, dégagés de nos sermens, nous serions républicains sans être parjures, et les libéraux ne seroient plus retenus par quelques restes de préjugés des peuples qui se croient heureux sous une longue oppression.

Votre plan d'une république légitime m'enchante, M. le Comte, reprit l'un des étrangers; il est d'une belle âme; mais son exécution pourra bien souffrir quelques petites difficultés. D'abord les Souverains de l'Europe ont plus ou moins adopté quelques idées modernes; mais ils tiennent encore à rester les maîtres. Ensuite, il n'est pas dit que les peuples

n'aimeront pas mieux les Souverains qu'ils ont et qu'ils estiment, que ceux dont une révolution comme la vôtre pourroit les favoriser. Ainsi votre projet rencontrera quelques légers obstacles.

Oh, Monsieur, dit le Comte en l'interrompant, vous avez bien raison, c'est notre révolution, notre funeste révolution qui fait peur aux nations. J'ai moi-même été son implacable ennemi. Personne n'en disconvient; la France étoit tombée dans d'abominables mains qui n'ont produit que son déshonneur. Mais aujourd'hui, ce n'est que par la modération la plus pure, que nous espérons parvenir à la régénération de tous les peuples. La révolution a sans doute été mal faite, très-mal faite; mais M. le Baron veut-il bien me permettre d'opposer un exemple vulgaire à la conséquence qu'on pourroit en tirer? Ce pâté chaud ne vaut rien (je le suppose); en conclurez-vous que les pâtés chauds ne valent rien? — Non, M. le Comte. — Vous direz seulement que mon cuisinier fait mal les pâtés chauds. Il ne faut pas être injuste; et parce que d'horribles scélérats ont produit une horrible révolution, sera-t-il dit que des hommes pleins des plus nobles sentimens, éclairés de toutes les lumières du siècle, ne feront pas cette même révolution de manière à satisfaire toutes les classes de la société? Voilà tout ce que nous désirons, et je suis enchanté de pou-

voir faire comprendre à des hommes de votre mérite la véritable tendance de notre parti. Daignez, je vous en conjure, Messieurs, la bien faire connoître à vos Souverains respectifs, afin qu'ils restent bien convaincus qu'on n'en veut qu'à leur puissance, et nullement à leurs personnes; que nous serons toujours remplis pour eux de la modération la plus respectueuse, et que nous ne voulons rien qu'une révolution pure et spéciale.

En disant ces mots, le Comte de Desvillers prit un air satisfait du dernier trait qu'il venoit de lancer, tandis que les deux étrangers rioient sous cape, et se moquoient dans leur langue de cet amphigouri de modérantisme révolutionnaire.

Pendant cette conversation, Valsin avoit entrepris son voisin, milord Cranhoc, sur la tranquillité de l'Angleterre. La Comtesse vainement avoit deployé tout le charme de sa conversation pour captiver sa seigneurie; la politique avoit entraîné le noble pair dans une discussion fort profonde. Dites-moi, je vous en prie, Milord, lui disoit Valsin, comment il se fait que vous n'ayez pas bouleversé l'Angleterre l'année dernière? cela nous auroit entraînés, nous aurions entraîné l'Allemagne, et de là, la dégringolade universelle. Nous en étions à deux doigts : expliquez-moi par quelle maladresse on a perdu cette partie là? — Mon cher M. Valsin, dit l'Anglais en bon français, mais en serrant les

dents, il y a une petite chose fort épineuse en Angleterre; voyez cette lame de couteau; d'un côté l'on est patriote, l'idole de l'Angleterre. De ce côté l'on est dans la loi; de l'autre côté l'on est pendu. Comprenez-vous? Cependant la lame est mince; mais dans notre pays les ministres sont des magistrats qui se servent de tous les avantages de leur position dans l'intérêt de la couronne. Cela devient fort embarrassant! Comprenez-vous? et le pas de la révolte est difficile à franchir. — En ce cas, je vois, Milord, reprit Valsin, que vous vous y prenez mal; vous parlez trop haut; vous clabaudez et ne trahissez pas; vous craignez vos ministres! séduisez-les. — Ils sont riches! s'écria l'Anglais ... — Avec des antichambres et de la persévérance on vient à bout de bien des gens, repartit Valsin...—Nous perdrions notre popularité...—! Hé bien! criez après quelque chose : n'avez-vous pas des nobles à persécuter?... — Tout le monde veut être gentleman en Angleterre!... — En ce cas, décriez la religion. .. — La populace nous lapideroit.... — Ah! quel pays! s'écria Valsin.... — Nous n'avons, poursuivit le noble Lord, que deux ressources; la misère du peuple et la réforme parlementaire; et si ces deux grands chevaux de bataille ne nous mènent pas à la victoire, nous resterons sous l'oppression. — J'avois une toute autre opinion des libéraux anglais, je vous l'avoue, répliqua Valsin, et je vois que nous sommes bien plus

avancés que vous. Vous avez une populace turbulente ; la nôtre est apathique. La vôtre est avide de révolutions, la nôtre en est blasée. Chez vous les propriétaires les plus opulens se font populace. Ici les politiques mécontens veulent conserver un reste de fortune. Hé bien, malgré cela nous nous démenons ; l'on nous croit nombreux ; nous nous renforçons chaque jour ; et nous faisons presque la loi ! Que seroit-ce donc si nous n'avions à remuer qu'un peuple en effervescence, et si nous n'avions pour obstacle qu'une régence sous un Monarque imbécille !.... — Halte-là, M. Valsin, lui dit lord Cranhoc, en reprenant son rôle d'Anglais ; halte-là ! tous les Anglais respectent le corps de George III. Nous avons combattu son autorité dans la personne de ses ministres ; mais nous avons toujours reconnu ses vertus personnelles, son équité, sa droiture et la vraie sagesse comme homme public et privé, que le ciel a voulu confondre sans doute pour nous prouver notre foiblesse humaine. Le roi George, malheureux, est devenu le père de tous les Anglais, et je ne souffre pas que qui que ce soit parle de lui sans le respect que ses sujets et tous les gens de cœur lui doivent. Comprenez-vous, M. Valsin ? — Le Chevalier ne voulut pas tout-à-fait comprendre le noble lord, et son impudence le tira de son embarras. — Des préjugés ! s'écria-t-il ; ah ! des préjugés ! l'ami des noirs qui se fait le champion des

Rois ! Alors, mon cher lord Cranhoc ; renoncez franchement à la cause ; dites qu'il faut vivre en paix et protéger tout ce qui se passoit en 1540. La conversation continua très-froidement entre les deux convives, jusqu'à ce que Valsin, encore étourdi de l'algarade qu'il s'étoit attirée, fut parvenu, par quelques santés versées à propos, à remettre l'Anglais dans tout son phlegme libéral.

L'Archevêque, de son côté, ne perdoit pas son temps avec la Comtesse ; il s'étoit mis tout-à-fait en coquetterie avec elle, non par tempérament, car il n'avoit jamais aimé les femmes, mais par appétit. L'aspect d'une table splendide avoit vaincu son estomac. Tant de ses anciennes connoissances avoient perdu leur état! il étoit brouillé si complétement avec toutes ses anciennes connoissances, que l'habitude d'un dîner recherché lui parut une conquête digne de tous ses égards. Par un reste de pudeur, seul reste de ses anciennes relations, il n'alla pas jusqu'à dire à la Comtesse qu'elle étoit fraîche comme une rose, et qu'on lui donneroit quinze ans ; mais il exalta son esprit, dont la réputation s'étendoit dans toute l'Europe.

Il faut convenir, Mme la Comtesse, lui dit-il avec un faux enthousiasme, que vous êtes une femme infiniment aimable ; je vous assure qu'autrefois à la Cour je ne connoissois pas une femme qui pût vous être comparée. Il y avoit quelques réputations, mais point de fond, nulle solidité ;

de la grâce si vous voulez, mais des manières; et rien qui se rapproche de cette aisance qui semble être votre élément.—Il n'est, lui répondit-elle, nullement étonnant, avec l'usage habituel d'une société transcendante, que je me trouve à peu près au courant de tout ce qui se dit chez moi, Monseigneur, et je ne me dissimule pas que l'éclat d'une fortune considérable, que l'entour de magnificence dont le hasard m'environne, n'ajoutent beaucoup aux charmes que vous me prêtez. — Quel don précieux que celui de l'esprit! s'écria le Prélat avec un sourire animé! c'est un trésor dans l'opulence, et quelle ressource n'est-ce pas dans l'adversité!. ... En émigrant de France avec un foible résidu du produit de mes canonicats, je me disois : Avec de l'esprit on se tire de tout. En effet, la politique et les feuilletons me firent atteindre doucement la fin de mon exil. Les portes de la France se rouvrent enfin! j'arrive à Paris, bien sec, bien râpé; mais l'espoir me suivoit. L'abbé, me disois-je, tu as de l'esprit, tu feras ton chemin. En effet, je m'annonce comme un homme du premier mérite : on m'accueille, et je suis évêque par pis-aller. Je me résigne; mais je ne pouvois pas en rester là. Bientôt après je devins archevêque, comme vous le voyez. Un autre auroit pu se contenter de ma situation; mais avec un peu plus d'esprit qu'un autre, il est impossible d'être tout-à-fait sans ambition. Buonaparte ne

m'estimoit pas, je le savois; mais je lui fis ma cour un peu plus assidûment que tous les courtisans de l'empire; il me crut utile, je me dis nécessaire; j'y mis de l'adresse, de l'esprit même, j'ose le dire, et j'eus une mission importante du héros dévastateur... Je l'avois flatté; mais faites-y bien attention, Mme la Comtesse, je ne l'avois jamais aimé. J'en fis le sacrifice à l'humanité; je le trahis, et ce ne fut pas maladroit, car il étoit sur son déclin... Plusieurs personnes ont prétendu me disputer la gloire d'avoir sauvé l'Europe, mais je sus maintenir mes droits. J'attaquai corps à corps le duc de Wellington, qui peut-être avoit la prétention d'y être pour quelque chose. Je lui parlai, je puis le dire, avec force; il y mit beaucoup de bonne grâce, il faut lui rendre justice, et de cette façon j'ai soutenu mon rang parmi les politiques les plus accrédités. Voilà comme, avec de l'esprit, Mme la Comtesse, de pauvre émigré que l'on étoit, on se trouve un homme prépondérant dans l'histoire; ce qui me fera toujours dire que l'esprit mène à tout.

La Comtesse commençoit à trouver l'Archevêque extrêmement bavard, lorsqu'il respira pour reprendre haleine, ce qui, chez Sa Grandeur, est de force majeure quand il vient de parler de lui. La Comtesse donc, saisit l'instant heureux, et après avoir apprécié l'esprit sous toutes ses phases, elle s'arrêta tout à coup et lui dit: — Monseigneur, êtes-vous royaliste?.... Oh

quelle trahison! s'écria l'Archevêque avec un sourire malicieux; et si je ne voulois pas m'expliquer là-dessus? — Monseigneur, reprit la Comtesse, je ne vous demande pas si vous croyez en Dieu! — Insidieuse personne, poursuivit le prélat, on ne peut vous résister, et je vais vous parler à cœur ouvert : voilà ce que je pense franchement. Le Roi, sans contredit, est un homme d'esprit, et s'il avoit un ministre comme moi, je crois que nous ferions marcher la France vers sa prospérité; à cela près, je penche fortement pour le gouvernement américain. Au reste, Mme la Comtesse, je ne vois dans toutes les divisions d'opinions modernes, qu'un combat de l'esprit contre les préjugés et la routine; et le siècle est trop supérieur aux siècles qui l'ont précédé, pour que l'esprit ne triomphe pas définitivement, et n'obtienne pas enfin la palme de la transcendance. Donnez-vous, par exemple, Mme la Comtesse, la peine d'examiner un peu le siècle précédent. Voltaire y paroissoit un colosse, et véritablement il auroit eu de l'esprit dans tous les temps; mais il étoit rétréci par les circonstances : il a fait du bien, il abattoit utilement; mais l'homme n'avoit pas assez de profondeur pour réédifier! peut-être ce siècle auroit-il donné plus d'essor à ses facultés; quant à moi, je pense qu'il auroit paru très-superficiel pour les idées présentes. Il en avoit des idées; mais il n'avoit pas ce vaste de conception, cette con-

noissance immense du globe et de l'humanité, qui fait que l'on comprend et que l'on dirige tout ce qui tient à l'état social. Il n'étoit audacieux que dans une sphère étroite. Il n'auroit jamais pensé, par exemple, à révolutionner les hémisphères, à suspendre les efforts de l'usurpateur, à dompter la monarchie espagnole, à donner un esprit public à l'Allemagne, etc. etc. etc. La plus grande partie de sa gloire aujourd'hui, tient à sa manière d'écrire, et tout le monde sait que c'est un mérite bien vulgaire de nos jours. A propos de cela, comprenez-vous, Mme la Comtesse, l'audace de ces journaux royalistes qui m'attaquent perpétuellement sur ma manière d'écrire le français? Ces pénibles arrangeurs de mots, ces éplucheurs d'ortographe, ne sentent pas que j'écris avec des pensées, et qu'elles ne peuvent être mesurées à leur toise scolastique. Je rougirois d'écrire un français pur, je suis l'homme de l'Europe; l'Europe me lit, voilà ce qui les confond, et en prouvant que j'ai quelqu'étendue d'esprit, prouve, j'ose le croire aussi le perfectionnement du 19e siècle, dont vous êtes, Mme la Comtesse, un des plus aimables ornemens.

Sans ce dernier trait, la Comtesse auroit regretté les instances qu'elle avoit faites au Prélat, de se regarder comme toujours invité chez elle; mais elle ne put s'empêcher de penser que les Cotins d'autrefois avoient fait des pas de géans dans le 19e siècle.

La conversation particulière devenoit plus animée autour de la table à mesure que le repas tiroit à sa fin. Le petit Duc, entr'autres, gesticuloit de toutes ses forces pour faire comprendre une idée, fort *spéciale*, sans doute, à un étranger qui faisoit son possible pour suivre ce que disoit le noble pair; mais on voyoit à son air indécis et à son regard fixe, qu'il ne pouvoit en venir à son honneur. Fier de son inintelligibilité, le Duc augmentoit de gestes et de conviction de sa profondeur. Il disoit de temps en temps : Vous me comprenez? à l'étranger, qui faisoit à chaque interpellation un signe de tête approbatif, mais uniquement par déférence pour la pairie : le fait est que l'orateur ne s'entendoit pas; que l'interlocuteur ne le comprenoit pas, et le lecteur nous dispensera, sans doute, de l'initier plus avant dans les mystères de cet entretien.

M. de l'Inconstant s'étoit placé près de mademoiselle Desvillers, que son père avoit complétement oubliée, car sa place à table étoit toujours près de lui; mais dans un jour aussi solennel, les habitudes de famille avoient été mises de côté.—Vous êtes donc toujours royaliste? disoit le libéral à Clémence.—Oui, Monsieur.—Et pourquoi?—Parce que je ne puis faire autrement! répondit Clémence......—Quel enfantillage! c'étoit bon au premier retour du Roi; mais aujourd'hui, c'est une duperie; personne

ne vous en sait gré. — Je ne suis pas, Monsieur, royaliste par intérêt! — Et pourquoi donc l'êtes-vous? — Par sentiment, Monsieur! — En ce cas, je parie que vous avez bien mauvaise opinion de nous? — Je ne l'aurois pas dit, mais vous avez bien raison. — C'est de la franchise..... Vous nous jugez mal. Je gage que vous croyez que nous en voulons au Roi, que nous le détrônerions si nous pouvions! — Comment! dit Clémence, en se récriant, si je le crois? très-certainement je le crois, et mon frère le croit aussi; mais il est dans la garde royale, et c'est là ce qui vous embarrasse. — Tranquillisez-vous, M[lle] Clémence, nous n'en voulons pas au Roi, nous le respectons; nous reconnoissons également dans les Princes de la famille royale, un esprit d'ordre et de charité qui convient parfaitement à notre système financier, et aux circonstances actuelles; mais nous désirons qu'ils marchent avec nous.... Voilà tout ce qu'on leur demande.... — Mais, Monsieur, qu'appelez-vous marcher avec vous? pourquoi ne pas marcher avec eux?...... je ne comprends pas cela. —Cela veut dire, mademoiselle Clémence, que le Roi devroit prendre pour ministres des hommes véritablement éclairés, vrais amis du peuple, qui prissent intérêt à ses droits, qui possédassent sa confiance; enfin, des gens comme nous, comme monsieur votre père : ne seriez vous pas bien aise, par exemple, de le voir ministre un

jour ? Nous faisons les républicains, mais c'est pour en venir là : c'est pour nous faire craindre. Hé mon Dieu ! que le Roi nous fasse ministres, et nous le servirons tout comme les autres.

Plus loin, l'ancien fournisseur de la république faisoit comprendre à son voisin ce que c'étoit que l'opinion en France.—On se tromperoit fort, lui disoit-il, si l'on cherchoit l'esprit public dans les provinces ; ce n'est que dans Paris qu'il existe, et l'influence immense que nous autres anciens fournisseurs avons conservée dans la capitale, nous rend les seuls et véritables organes de l'opinion publique dans la répu......, l'emp......., dans le royaume, dis-je : aussi, voyez comme tout se centralise dans notre intérêt ! Le ministère, qui ne nous aime pas plus qu'il ne faut, s'est vu contraint de céder à notre influence ; car il ne faut pas croire que ce soit pour son plaisir qu'on nous a soldé des arriérés sur lesquels nous aurions transigé, je vous assure, à belles baisemains. Ce qu'il y a de remarquable, Monsieur, c'est que nous sommes soldés, et que ces pauvres émigrés qui se sont ruinés pour la monarchie, n'ont pas eu le crédit de se faire payer leurs malheureuses rentes sur l'Etat. Je les plains de toute mon âme, en vérité ; mais voilà le fait : ils n'ont pas pour eux l'opinion publique ; aussi les ministres se sont-ils bien donné de garde de s'en mêler, de crainte de se dépopulariser. Je vous assure, continua le ci-devant républicain,

que le gouvernement a fait une chose bien adroite en payant les fournitures des cent-jours; c'est là ce qui le soutient dans l'opinion : malheureusement, il ne nous a pas encore dispensés de payer nous-mêmes nos créanciers, qui vont absorber une partie de nos rentrées; car cet usurpateur que nous avions mis à la place de la république, nous a joué des tours perfides........ Savez-vous bien que c'est moi qui jadis ai bâti cette maison : que je me suis vu forcé plus tard de vendre à M. le Comte...... Tel que vous me voyez, j'ai pendant quatre ans mené le plus grand train du monde..... Je donnois des bals, des fêtes ..... et vous sentez qu'il est impossible que l'on ne conserve pas de tout cela de l'influence et de grands souvenirs!.....

L'étranger ne se rangea pas à l'avis de l'ancien fournisseur. Il dit qu'il voyoit en France beaucoup de cotteries prendre leurs propres intérêts pour l'opinion publique; mais un gouvernement ajouta l'étranger, qui récompense les bons et punit les méchans, n'a pas besoin de flatter personne, et sa conduite fait l'opinion. Le fournisseur alloit répliquer en faveur des fournisseurs, lorqu'un bruit de chaise annonça la fin du repas et coupa court à la conversation.

CHAPITRE VII.

Café. Discussion. Riposte. Libéraux déconfits.

La rentrée au salon fut pacifique. Les groupes se formèrent en attendant le café, sans que la politique prît tout à coup cette teinte d'effervescence qui caractérise les discussions qu'elle engendre ; mais à peine la liqueur du Nouveau-Monde eut-elle rendu quelque calme aux estomacs agités, que les convives s'animèrent de toutes parts ; et le bel esprit et le libéralisme se disputoient ambitieusement l'honneur de la soirée, tandis que le bon M. Jobin continuoit royalistement et paisiblement sa conversation avec le colonel marquis de Saint-Ferrand. Celui-ci, rappelé de bonne heure pour affaires de service, laissa Jobin dans une position fort périlleuse, seul de son bord contre tous les habitués et affiliés de la maison ; mais le brave homme ne s'inquiétoit jamais, et, droit dans sa conduite comme dans ses paroles, rien n'étoit capable de

l'intimider ou de l'écarter de sa route généreuse.

Il n'avoit pas encore fait connoître à son ami Desvillers quel accident avoit retardé son arrivée, et l'apercevant dans un coin du salon en conversation avec Valsin et M. de l'Inconstant, il se rapprocha d'eux dans l'intention d'aborder le Comte et de s'excuser auprès de lui. — J'ai fait une trouvaille, disoit Valsin à Desvillers, une véritable nichée de ces vieux jacobins de la terreur; personne n'en veut, et vous aurez cela presqu'à vil prix : ils sont dans le cas de vous faire avoir deux cents voix dans Paris, et je gage qu'on les aura pour un louis par tête. C'est une excellente affaire, et je vous en félicite bien sincèrement.

Jobin, indigné de ce qu'il venoit d'entendre, s'écria que sans doute son ami n'accepteroit pas une semblable proposition. Valsin surpris ne souffla pas, et le Comte embarrassé crut se tirer d'affaire en répondant que dans un temps d'élections il falloit rechercher l'opinion publique partout où elle se trouvoit. — Jobin répondit qu'un honnête homme ne pouvoit sans déshonneur s'allier à certaine espèce de gens. Valsin fit la pirouette et s'en fut; le Comte rougit et se tut. Mais en convive habituel et reconnoissant, M. de l'Inconstant vint à son secours. Il dit à Jobin, qu'en tout c'étoit la fin qu'il falloit considérer; que le Comte vouloit être élu dans l'intérêt de la chose publique, et que dès lors

tous moyens étoient bons pour parvenir à ce but, et dans l'intention de rendre son pays à la liberté. Que braver la mort pour la patrie étoit une belle chose ; mais que de se déshonorer pour elle seroit le sublime de l'héroïsme, et que telle avoit été la direction de sa vie entière. — Jobin répondit qu'il ne pensoit pas que le déshonneur d'un citoyen pût jamais faire la gloire de la patrie. — Cependant, considérez-moi, poursuivit M. de l'Inconstant ; j'ai varié sans cesse : l'on m'a vu républicain, je me suis cru royaliste ; je haïssois mortellement Buonaparte, il m'a fait conseiller d'Etat ; je me suis résigné, mais c'étoit afin de veiller à la liberté de la presse, et j'ai mis le plus grand caractère à tenir au poste et à ne pas m'écarter de la route de l'ambition : la France a des préjugés ; mais l'Europe me connoît et me rend plus de justice. — Jobin répondit qu'il ne se croyoit pas du tout connu de l'Europe, et qu'il s'en embarrassoit fort peu ; mais qu'il n'avoit jamais varié de conduite ni de sentiment, et qu'il se flattoit, du moins dans son quartier, de n'en être que plus avantageusement connu. Au reste, ajouta-t-il, de nos jours, chacun se fait des vertus à sa guise, on se cache tant qu'on peut ses mauvais sentimens, et l'on marche la tête haute tant qu'on n'est pas aux galères. — M. de l'Inconstant répondit qu'il voyoit bien que M. Jobin ne comprenoit rien aux idées libérales. — Qu'on me parle français, répliqua Jobin.

Autrefois on disoit : C'est un honnête homme, un homme de bien, cela se comprenoit ; mais il faut être libéral aujourd'hui. Cela veut-il dire charitable ? Non ; cela veut dire qu'on se mêle de politique ; qu'on prend les intérêts de gens qui ne vous en ont pas chargés ; qu'on veut mener les nations d'un côté quand elles veulent aller de l'autre, et qu'on cherche à brouiller la société pour tirer parti de sa désunion ; qu'enfin, on ne fait que cacher sous une dénomination nouvelle des principes révolutionnaires trop connus par la plus funeste des expériences. — L'autre répondit en souriant et en rougissant, qu'aujourd'hui, cependant, on savoit positivement distinguer les libéraux des révolutionnaires. — Oui, reprit Jobin, parce que les révolutionnaires ont leur fortune faite, tandis que les libéraux ont leur fortune à faire. — M. de l'Inconstant se sentit humilié de ce coup de patte plus que de toutes les réparties précédentes, et la conversation prit tout à coup un caractère d'aigreur qui fit que toute la société jeta les yeux sur Jobin, qui s'échauffoit progressivement, et sur le libéral qui bataailloit avec de grands mots contre le gros bon sens du marchand de drap.

La Comtesse entendoit avec effroi le commencement de cette discussion. A chaque instant son cercle diminuoit et grossissoit le nombre des auditeurs de la querelle naissante. En vain cherchoit-elle à captiver les siens. L'éloquence

animée de Jobin ne pouvoit laisser douter que les principes ne fussent aux prises, et l'esprit de galanterie moderne, cédant aux considérations plus à la mode de la politique, la Comtesse se trouva bientôt presqu'isolée au milieu des dorures et de la somptuosité de son salon.

Jobin s'exprimoit de plus en plus anti-libéralement, et d'un ton de voix si soutenu, que l'Archevêque qui causoit avec la Comtesse, s'interrompit au milieu d'une péroraison. Comment, s'écria-t-il, un intrus! — Ce sera quelque vieux seigneur, apparemment, dit l'Anglais, lord Cranhoc. Le petit Duc tirant son lorgnon, déclara qu'il ne reconnoissoit nullement cette figure-là; mais que cette coiffure poudrée ne pouvoit appartenir qu'à quelque voltigeur de la féodalité, dont il seroit plaisant de s'amuser un peu. La Comtesse se sentit tourner à la mort; car il étoit impossible qu'une explication ne suivît pas l'attaque qu'on feroit à Jobin, et qu'il ne fût pas bientôt connu comme marchand de drap de la rue Saint-Denis; car d'habitude il se faisoit gloire de l'être, et ne manquoit pas une occasion de s'en féliciter.

Jobin en étoit à l'éloge du temps de sa jeunesse, où les classes de la société se trouvoient tellement et si naturellement distinctes, que chacun pouvoit trouver dans son état l'estime de soi-même et celle d'autrui. Il prétendoit qu'alors personne ne rougissoit de sa situation;

mais que depuis l'invention anti-sociale prétendue philosophie moderne, tout le monde étoit envieux du rang, des richesses et des honneurs de son voisin, enfin, il faisoit aux dépens du siècle présent, un véritable panégyrique du temps passé, lorsque le noble Lord l'interrompant, lui dit avec sarcasme : « Il me semble que monsieur le Marquis tient singulièrement à tout ce qui se voyoit autrefois. Mais, mon cher Monsieur, tout cela vieillit; il ne faut pas se le dissimuler : abandonnez donc de bonne grâce des chimères généralement décriées, et renoncez, une fois pour toutes, M. le Marquis, à vos droits féodaux et à vos longues rapines. »

Milord, lui répondit sèchement M. Jobin, je ne suis pas Marquis, je m'appelle Jobin; je suis marchand de drap, bourgeois de la rue Saint-Denis, et malgré mes opinions monarchiques, j'ai l'orgueil de croire que mes lettres de change valent à Paris tout ce que les vôtres peuvent valoir dans les trois royaumes.

L'Anglais, stupéfait de sa méprise, et de la repartie du bourgeois, demeuroit sans réplique; mais le petit Duc, bouffi de démagogie, vint fièrement à son secours. Comment, M. Jobin, lui dit-il, vous êtes bourgeois de Paris, et vous vous faites le champion de toutes les institutions monarchiques! Vous irez me faire croire peut-être que vous aimez la noblesse! Pourquoi

pas, M. le Duc? répliqua Jobin; elle ne m'a jamais fait de mal. — Cela se peut, mais elle vous humilie. — Pourquoi donc? — Parce qu'elle est au-dessus de vous. — N'ai-je pas bien plus de monde au-dessus de moi. — On aime, poursuivit le Duc, à se trouver des premiers; convenez-en—J'aime, repartit Jobin, à me trouver à ma place, et je ne fais aucun cas de cette prétendue égalité qu'on nous prêche depuis vingt-cinq ans. Vous êtes au-dessus de moi par votre naissance qui vous donne sur moi des avantages réels, si vous l'honorez par votre conduite; mais je me porte à merveille, et votre santé peut être foible. Vous avez, plus que moi, de l'esprit et de l'instruction; mais je suis fort et robuste, et j'ai la conviction que d'un coup de point, M. le Duc, tout duc que vous êtes, j'aurois l'honneur de vous jeter à croix ou pile. Une égalité parfaite ne peut donc exister entre nous. — Jobin prononça ces paroles avec une telle confiance dans sa force et dans l'énergie de son bras nerveux, que le petit duc recula deux pas, en disant que ce M. Jobin étoit un singulier homme.

L'Archevêque prit en sous œuvre le marchand de drap, et lui dit d'un ton patelin, qui rappeloit l'éducation primitive du prélat: Je suis bien convaincu, respectable M. Jobin, que nous nous entendons mieux que vous ne pensez. Vous estimez la Chambre des Pairs,

et cela se conçoit bien. Mais hors de là, convenez que c'est bien peu de chose que la noblesse!—Monseigneur, répliqua Jobin, point de nation sans souvenirs, point de souvenirs sans noblesse; et j'aime la noblesse, non seulement comme une institution naturelle, mais comme un reste de ces anciennes corporations du royaume, sans lesquelles il n'existe ni liberté ni monarchie. — Voilà, par exemple, mon cher M. Jobin, reprit l'Archevêque, ce que j'appellerai du système. Que les corporations aient leur utilité, passe, et vous pouvez y trouver votre intérêt; mais que la noblesse soit utile à la liberté, voilà de ces paradoxes que nous autres libéraux ne pouvons absolument pas vous passer. — Je sais bien, Monseigneur, répliqua Jobin en envisageant le prélat, que dans toutes les classes il se trouve des mauvais sujets qui déshonorent leur état; mais on peut dire qu'en général la noblesse de l'Europe donne de bons exemples à la société; que par elle les Souverains savent où trouver des sujets fidèles et des conseillers sincères, tandis que sans noblesse ils ne trouveroient peut-être que des exécuteurs avides de toutes leurs fantaisies, et nous avons vu des valets sous Buonaparte. (L'Archevêque à ce mot auroit rougi s'il avoit pu rougir.) Au reste, ajouta Jobin en élevant la voix, je sais bien ce que l'on veut en décriant la noblesse : on veut diviser les honnêtes

gens; mais depuis vingt-cinq ans ils nous ont appris à les connoître, ces donneurs de conseils, et nous savons où placer notre estime.

La Comtesse étoit au désespoir. Jobin, resté maître de la conversation, péroroit avec chaleur contre la philosophie nouvelle, et les philosophes modernes; et la diplomatie se réjouissoit visiblement de l'attitude et du succès du vieux bourgeois de Paris. La Comtesse recevoit successivement les plaintes des libéraux repoussés, elle accusoit son mari de tout le mal de la soirée; elle accusa même le chevalier de Valsin de se tenir à l'écart, lui qui possédoit si bien l'art de persifler son prochain. « Que voulez-vous que j'y fasse? lui disoit Valsin; donnez-moi quelque noble à tourmenter, à la bonne heure; je lui soutiendrai qu'il a des préjugés, et j'en tirerai parti; mais que je m'attaque à ce butor de vieux bourgeois, qui va se ruer sur moi comme un sanglier, sans que je puisse avoir les rieurs de mon côté; c'est ce que je ne ferai pas...... Cependant la Comtesse lui fit tant d'instances, lui représenta si vivement le mal que Jobin faisoit à la cause, qu'il se laissa fléchir, et s'en fut se mesurer avec l'imperturbable royaliste, à peu près resté maître du champ de bataille.

Cependant un libéral académicien lançoit en reculant à M. Jobin une dernière proposition.

« Convenez, mon cher Monsieur, lui disoit-il, malgré tout ce que vous appelez votre bon sens, qu'un marchand de drap qui, comme vous, honore son état, rend service, est utile à sa patrie, qu'il la vivifie par une industrie recommandable, et que par conséquent le métier des armes ne mérite pas seul une récompense nationale, qui seroit, si vous le voulez, la noblesse. Vous employez des bras, vous secourez des malheureux : vous encouragez, vous récompensez une émulation laborieuse qui fait la richesse des Etats ! Un militaire, dites-le moi, mérite-t-il plus que vous de son pays ? non ; j'ose l'affirmer ! Ainsi donc, je ne vois pas pourquoi cette abnégation de vous-même, et pourquoi vous ne voulez pas marcher de pair avec qui que ce soit...... Ceci vous embarrasse ; avouez le fait M. Jobin ?....... Nullement, répliqua le marchand de drap ; j'espère être utile à mon pays, et toute profession loyalement remplie a sans doute un but d'utilité publique ; mais en servant l'Etat j'y trouve mon bien-être ; mon industrie, sur mes vieux jours, me prépare une existence heureuse ; j'ai pris soin de tous les miens, et j'ai joui pleinement de mes affections paternelles ! Mais je suis sain : c'est au coin de mon feu que j'ai prospéré ; je n'ai point affronté les frimas, je n'ai pas couché sur la dure ; les rhumatismes n'avancent pas mon vieil âge ; je n'ai pas, en mille occasions,

affronté la mort sans savoir pourquoi, et lorsque je vois tant de gens mutilés pour le service de leur patrie, recevoir pour tant de souffrances les foibles ressources qu'elle peut leur offrir dans leur vieillesse prématurée, je dois croire comme vous le pensez aussi, que, puisque de tout temps il existe des récompenses nationales, ce n'est pas à moi qu'il est juste de les prodiguer.

Le cercle, et particulièrement les étrangers, s'entendirent pour, d'un léger coup de tête, applaudir au préopinant. Valsin crut devoir alors s'opposer aux progrès que les sentimens de Jobin faisoient dans l'estime de ses auditeurs. — Oui, Messieurs, leur dit-il, en s'approchant du marchand de drap; vous voyez dans ce brave M. Jobin, le plus bourgeois des bourgeois de Paris, qui se feroit plutôt hacher que d'adopter une idée nouvelle, ou que d'être maréchal de France sans l'avoir mérité. C'est un être rare, qui mesure son mérite à la même aune que ses draps, et qui ne se rend pas justice; car c'est une perfection d'autrefois que toute sa personne!....... Royaliste sans rime ni raison, ce qu'il appelle de dévouement, qui toute sa vie a vécu pied à pied avec Mme Jobin sans aucune brèche aux vertus les plus conjugales; qui seroit bien fâché de n'avoir pas mis cinquante ans à faire sa petite fortune, qu'il conduit avec un art parcimonieux et l'économie la plus tenace; enfin, c'est un de ces mortels

privilégiés dignes d'avoir de long-temps précédé le déluge.

Jobin étouffoit de colère de se voir persifler par ce mauvais personnage ; mais il sentit qu'il falloit faire bonne contenance, et il répondit avec assez de sang-froid que tel mérite qu'il pût avoir à conduire sa fortune aux yeux de M. le chevalier de Valsin, il lui sembloit que les succès de la sienne prouvoient un esprit bien plus subtil encore. Tout le monde sentit le trait, et Valsin prit la chose en plaisanterie. Il a de la répartie, le respectable bourgeois ! Ces sortes de gens-là, voyez-vous, Messieurs, ne pardonnent pas aux capitalistes ; il faut posséder la moitié d'une province en terres, ou bien une boutique à Paris pour être propriétaire, pour avoir droit de s'intéresser à la chose publique. — Nous n'appelons pas capitalistes ceux qui vivent sur les fonds d'autrui. — Valsin fit semblant de ne pas entendre : et cependant, Messieurs, ne sont-ce pas les capitalistes qui viennent au secours de l'Etat ? sans eux point de crédit, point de ressources financières. Si l'on empruntoit des sacs de blé ou des aunes de drap, je conviens que les campagnes et les boutiques auroient des droits aux égards du gouvernement ; mais comme, par malheur, c'est de l'argent qu'il faut, et que ce sont les capitalistes qui possèdent ce numéraire, ce sont eux qu'il faut caresser, parce qu'on se trouve dans l'in-

dispensable nécessité d'avoir recours à leur patriotisme. — Patriotisme à quinze pour cent, riposta le bourgeois. — Prêteriez vous à cinq pour cent au gouvernement, tout royaliste que vous affectez d'être? — On ne m'a jamais demandé mon crédit. — Charmant crédit, s'écria Valsin; quelle ressource pour le trésor! le crédit de M. Jobin et celui de quelques centaines de bourgeois de Paris! car combien êtes-vous de royalistes purs, de ces royalistes à pendre et à dépendre, et prêts à se saigner, à ce qu'ils disent, pour venir au secours de l'Etat? Voyons, M. Jobin, racontez-nous cela. — Par respect pour les personnes qui nous entourent, lui répliqua Jobin en le regardant fixement et d'un air sévère, je veux bien répondre à M. le chevalier de Valsin. Il est possible que le nombre des royalistes de Paris paroisse peu considérable dans des momens tranquilles; mais à la seconde rentrée du Roi dans sa capitale, toute l'Europe a pu juger de l'affection qu'on porte à sa personne et à la royauté. Le Monarque fut reçu comme la source du toute prospérité publique et de tout bonheur privé. Paris, ce jour-là, n'étoit qu'une famille qui retrouvoit son repos, ses mœurs, et tous les avantages de la propriété. Depuis cette époque, des hommes habiles ont pu réussir à désunir leurs concitoyens, à créer des opinions diverses; mais un moment de danger feroit renaître les mêmes

sentimens. Car ceux qui ne croient pas aimer la royauté défendroient leurs propres intérêts, et les bourgeois de Paris sauroient mettre leur fortune à l'abri de la popularité des intrigans et des aigrefins de la capitale qui, depuis vingt-cinq ans, n'ont pas assez dépouillé la France.

Le mot aigrefin atteignoit Valsin si positivement, qu'il en fut étourdi. Chacun s'aperçut qu'il s'étoit reconnu; chacun tourna les yeux vers lui, de telle sorte qu'il en fut complétement déconcerté. Vainement chercha-t-il par de nouvelles plaisanteries à soutenir son rôle d'homme ironique et de persifleur imperturbable. Le coup étoit porté. Le mot aigrefin avoit décidé sa réelle qualification, et tous les assistans, même les libéraux, le maître de la maison excepté, ne purent nier en eux-mêmes que Valsin ne fût un aventurier impudent bien digne de l'apostrophe qu'il venoit de recevoir.

En voyant le Chevalier quitter la partie, Jobin, animé par son succès, continua seul la conversation. —N'est-ce pas une audace bien grande que celle de nos jours, de vouloir décrier ce que le monde a toujours estimé? Si l'on vouloit se laisser faire, les bonnes mœurs, aujourd'hui, la fidélité, tous les sentimens généreux, reconnus tels de toute éternité, seroient impudemment ridiculisés, comme si les vertus

n'avoient rien de réel. Mais les sentimens que l'histoire admire, sont admirés aujourd'hui, le seront toujours. Ce magistrat intrépide qui répondoit aux ligueurs : « Mon âme est à mon Dieu, mon cœur est à mon Roi, et s'il le faut j'abandonne mon corps aux misérables qui troublent ce royaume, » Harlay, tiendroit-il la même place dans notre histoire, s'il eût crié *vive le Roi! vive la Ligue!*.... Sully, dont la mémoire est chère à tous les gens de bien, eut l'audace de déchirer la promesse de mariage que son Roi venoit de signer à sa maîtresse, et l'histoire n'a pas dénaturé ses sentimens. Est-ce un factieux qui s'oppose aux volontés de son maître, qu'elle nous retrace? non, c'est l'homme dévoué qu'elle nous représente, c'est l'homme que son honneur et son devoir forcent à déplaire à son Roi. La renommée ne se trompe point aux vertus, et le peuple, sur nos théâtres, ne se méprend pas aux portraits qu'on lui présente. Il n'hésite pas entre Burrhus et Narcisse, et jamais il ne condamne l'honnête homme pour applaudir à l'aigrefin. Mais il est dix heures; M[me] Jobin m'attend, et j'ai bien l'honneur, Messieurs, de vous souhaiter le bon soir.

A ces mots, Jobin étonné, mais un peu fier de son éloquence, et satisfait des coups de pate qu'il croyoit avoir distribués fort à propos, sortit de l'appartement en assez belle humeur; mais le

bruit de la voiture et la solitude de la demi-fortune le ramenèrent à des réflexions plus sérieuses sur la conduite de Desvillers et sur ses liaisons avec tant de gens connus par les intentions les moins favorables à la cause royale. Il s'écria : C'est par trop fort! et il arriva chez Mme Jobin avec la résolution de s'en tenir à son avis, et de rompre avec Desvillers, ou moins jusqu'à son changement de conduite et de société. Mme Jobin fut ravie d'apprendre cette résolution, et la paix fut rétablie définitivement dans le ménage Jobin.

CHAPITRE VIII.

Confusion des Libéraux. L'Amphytrion persécuté. Décompte libéral.

Le comte et la comtesse de Desvillers n'étoient pas en aussi bonne intelligence. Après le départ de M. Jobin, les libéraux essayèrent de reprendre de leur audace, et tentèrent de détourner la diplomatie des réflexions auxquelles le caractère et le bon sens du marchand de drap avoient porté ses auditeurs. Mais la politique sans honneur des libéraux, leurs sarcasmes, usés par vingt-cinq ans de rabâchage, l'ennui glacial de leurs discussions dogmatiques, parurent fort insipides après les ripostes franches, brusques et pleines de raison de l'ancien bourgeois de Paris. Les étrangers s'entendirent là-dessus, et l'un d'eux prétendit que ces citoyens ennuyeux étoient de véritables voltigeurs de l'insurrection. Cette saillie fit fortune; chacun chercha bientôt son prétexte pour échapper au sermon révolution-

naire qui le poursuivoit, et bientôt les libéraux se trouvèrent libres de se réjouir entre eux du succès de leur soirée.

Lord Cranhoc demanda pour lors à la Comtesse par quel hasard il avoit rencontré chez elle ce marchand qu'il avoit pris réellement pour un vieux marquis. L'Archevêque ajouta que ce M. Jobin étoit un homme fort déplacé dans le grand monde, et sans aucune espèce d'urbanité ni de courtoisie. Le petit duc prétendit que c'étoit un franc brutal. M. de l'Inconstant poursuivit en disant que cet être-là propageoit les principes les plus pernicieux, et qu'il seroit fort affligeant pour la philanthropie moderne de rencontrer beaucoup de bourgeois de résistance comme celui-là. La Comtesse répondit que c'étoit une véritable méprise qui l'avoit attiré chez elle. Le Comte voulut expliquer le fait; mais ayant eu le malheur, au lieu de parler de Jobin comme d'une vieille connoissance, de l'appeler par mégarde son ancien associé, la Comtesse lui lança le regard le plus farouche. Il sentit la faute qu'il venoit de faire; il voulut replâtrer le mal, mais il ne fit que l'empirer, en s'engageant dans un dédale d'explications sur les commencemens de sa grande fortune. Tout le monde sortit bientôt, en se moquant des embarras du Comte, qu'on laissa seul avec sa femme et Valsin, et en reconnoissant qu'il étoit impossible de songer à rien faire d'un

être aussi foible, et que tout ce qu'on lui pouvoit accorder étoit de dîner chez lui.

Le malheureux Comte étoit sur les épines Pour se tirer d'affaire, il crut devoir prévenir les amers reproches de sa douce moitié. Le pauvre époux protesta de son innocence. Il ne pouvoit concevoir, après tout ce qu'il avoit dit à Mme Jobin, que son mari pût jamais imaginer de remettre les pieds chez la Comtesse. — Mais à quoi bon, lui répondit sa femme, rouge de colère, faire une confession générale devant ces étrangers, et qu'étoit-il besoin de déclarer, à la face d'Israël, que vous avez été l'associé d'un marchand de drap? — Cela m'est échappé, dit l'époux; c'est un malheur : mais au bout du compte, est-ce un si grand mal d'avoir dit cette vérité? — Il falloit vous faire tuer, Monsieur, plutôt que de la divulguer devant l'Europe! N'est-il pas vrai, Chevalier? Mais vous ne sentez absolument rien; vous n'avez pas, Monsieur, le cœur plus grand seigneur qu'il y a vingt-cinq ans. N'est-il pas vrai, Chevalier?

Valsin, depuis une demi-heure, comme un homme qui boude, sans parler, étoit vautré dans un grand fauteuil devant le feu; sa jambe droite passée sur sa jambe gauche, recevoit une impulsion plus active des redoublemens d'humeur qu'il manifestoit de temps à autre avec intention. Il ne répondit pas d'abord aux premières questions de la Comtesse; mais, enfin, elle lui de-

manda si vivement s'il n'étoit pas vrai que le Comte auroit dû se faire tuer plutôt que de convenir que Jobin eût jamais été son associé, qu'il daigna sortir de son silence — Il n'y a pas le plus léger doute à cela, répondit-il avec humeur et négligence; mais il veut se perdre, laissez-le faire. — Cher Chevalier, lui dit le Comte au désespoir de se trouver deux ennemis au lieu d'un, je ne prétends pas avoir raison; mais enfin.... ne me parlez pas.... Mais, Chevalier.... Ne me parlez plus; je ne m'intéresse plus du tout à vous! — Cependant quel malheur si considérable a produit mon inconséquence? Non..... il lui faut des royalistes. Vous ne voulez plus marcher avec nous; c'est clair. Ah! vous en voulez de la féodalité! vous en tâterez. Vous serez un joli garçon avec vos cinq cent mille livres de rente, quand vous serez à la queue de tout le monde, et le dernier des gentillâtres! Vous êtes plein de vanité, vous en mourrez de dépit: mais je m'en lave les mains. — Chevalier, lui répond le Comte avec une fausse dignité, pensez-vous que je sois homme à quitter jamais la cause du progrès des lumières, de la liberté publique, et surtout de la liberté de la presse? Non! c'est avec dévouement que je m'y suis livré. Ces bons libéraux, ces honnêtes philanthropes, ces amis sincères comme vous! que je les abandonne! Ah! jugez mieux, je vous en conjure, cher Chevalier, du libéralisme de

mes sentimens patriotiques ! — Faites des phrases tant qu'il vous plaira, s'écrie Valsin, je ne me mêle plus de vous.... Menez votre fortune comme vous le pourrez.... Au moment où nous lui mettions le pied à l'étrier, où dans six mois au plus nous le faisions ministre des finances, il se jette de gaieté de cœur à travers les ultra-royalistes; il les produit à la face de l'Europe...! Je vous le répète, je ne me mêle plus de vous.

Cependant la Comtesse interposa ses bons offices en faveur du Comte, en faisant remarquer à Valsin que s'il abandonnoit son mari, ce seroit elle qui, par contre coup, souffriroit le plus de son changement de dispositions. — Hé bien, lui dit le Chevalier, en votre faveur seule, je veux bien oublier cette soirée; mais je veux faire mon traité. D'abord, Comtesse, vous ne savez pas les lésineries qu'il m'a faites ce matin pour les élections, et je vous demande un peu si c'est là le cas de se faire tirer l'oreille. Il m'a mis hors de moi-même....! Ah ça, voici mon marché: cent vingt, ou plutôt cent trente mille francs pour l'ancienne police de Buonaparte... — Soit, dit le Comte. — Deux cent cinquante, ou, pour mieux faire, trois cents louis pour ces misérables jacobins dont je vous ai parlé. D'ailleurs, ils sont malheureux, et ce sera véritablement un acte de charité! — Va pour les trois cents louis. — Ensuite il nous faut cinq cent mille francs de signatures en faveur des patentés dans l'em-

barras.....! — Chevalier, lui dit le Comte, d'un ton de voix mal assuré, ne pensez-vous pas que cent mille écus de mon crédit feroient un effet suffisant sur la place de Paris ? — vous l'entendez ! s'écria Valsin. Je vous demande un peu, Comtesse, s'il est décent, dans une occasion semblable, qu'un homme de sa fortune bataille sur de pareilles niaiseries. Je lui garantirois presque qu'il n'y perdra pas trois cent mille francs ; et voilà Monsieur qui me recommence ses simagrées de ce matin, lorsqu'on lui prouve, comme un et un font deux, que nos menées l'enrichissent journellement ! — Hé bien, j'accorde les cinq cent mille francs de signatures, dit le Comte en soupirant ; mais pour Dieu, ne me demandez rien de plus. — Attendez, s'il vous plaît, reprit vivement le Chevalier, il me faut un pot-de-vin. — Un pot-de-vin ! s'écria la Comtesse. — Je vais vous expliquer cela, poursuivit-il : Vous savez bien cet écrit, *le Père Duchaume*, que j'ai fait pour l'instruction des campagnes, contre les Suisses et les prêtres ; je ne l'ai pas signé, parce que je suis trop utile au parti pour me faire mettre la main au collet. Je me suis donc pourvu d'un pauvre diable, qui se donne pour l'éditeur de cet ouvrage, écrit hardiment, où je ne ménage rien : mais il s'est fait promettre qu'on auroit soin de lui, ce qui vous paroîtra juste. Il est coffré, comme je l'avois prévu ; car des raisons politiques nous ont em-

pêché de parer ce coup-là. Mais, depuis quinze jours, l'homme s'ennuie; il a pris de l'humeur, et m'a fait dire ce matin qu'il n'avoit pas su ce qu'il faisoit; que l'écrit qu'on venoit de lui faire lire le mettoit dans une très-mauvaise passe, et que si le parti ne lui faisoit pas trente mille francs sous deux fois vingt-quatre heures, il me déclareroit auteur de la brochure. Il ne le feroit pas, je crois, car c'est un de nos séides les plus dévoués et les plus désintéressés. Mais cela meurt de faim; cela peut avoir reçu de mauvais conseils en prison, et vouloir tirer parti de notre position pour se tirer de la misère. S'il parle il y aura beaucoup de gens compromis, car on s'est engagé vis-à-vis de lui. Je trouve donc heureux de s'en tirer pour trente mille francs. On s'est cotisé pour faire la somme, et sans mon crédit on vous auroit taxé peut-être à vingt mille francs; mais je leur ai fait entendre raison, et vous me remettrez cinq cents louis demain matin à déjeuner, mon cher Comte, ou je ne me mêle plus jamais de vous rendre aucun service.

C'est bien cher, dit le Comte attristé; mais puisqu'il faut absolument en passer par-là.... — Ecoutez donc, reprit Valsin, l'ambition est une passion comme une autre; il en coûte pour la satisfaire; on paie des femmes, on achète des places! tout cela revient au même.

Après avoir, de son mieux, consolé son ami

Desvillers sur des sacrifices momentanés qu'il faisoit en faveur de la cause libérale, et l'avoir rassuré sur ces avances, par la facilité de jouer à coup sûr sur les fonds publics quand il seroit ministre des finances, le chevalier de Valsin jeta rapidement un coup d'œil sur l'état des choses et sur la prospérité de leur parti. — L'auriez-vous imaginé, cher Comte, il y a deux ans, si l'on avoit prévu ce qui se passe, si l'on vous avoit prédit l'accroissement d'influence que nous avons acquis et que nous acquérons chaque jour... C'est une bien belle chose que la calomnie! Il faut en convenir, c'est l'âme de la politique. On hésitoit; on se faisoit des scrupules; on vouloit des preuves de la vérité. Calomniez, disois-je; mentez, c'est égal; on n'en arrive que mieux à son but. Quand on attaque une masse d'hommes; il s'y trouve toujours des dupes qui donnent dans les panneaux les plus grossiers, et qui n'entendent rien aux bonnes raisons. Attaquez l'esprit public par la calomnie; flattez dans les antichambres, et vous sortirez vainqueurs de la lutte. Voilà ce que je leur disois; et en effet, n'est-il pas ravissant aujourd'hui de voir les ministres aux prises avec la propriété? de voir les royalistes, ébahis de n'être pas réputés les amis du Roi, faire tout pour entraver la marche de son ministère, tandis que nous autres, sortant à peine du néant,

nous nous agrandissons, et dans leurs divisions nous trouvons une importance inespérée? N'est-il pas souverainement divertissant de voir des ministres, trop foibles par eux-mêmes, nous rechercher en nous haïssant, et nous amadouer jusqu'à faire semblant de croire à nos calomnies, tandis que les autres royalistes, émigrés, nobles, ultra-royalistes, déroutés par l'abandon de leurs chefs naturels, livrés à leurs propres forces, se sentent chaque jour accablés plus puissamment sous le poids de nos sarcasmes et de notre supériorité?... Je ne sais pas comment vous appellerez cela ; quant à moi, franchement, je l'appelle du génie.

La Comtesse lui dit qu'elle ne se rendoit pas bien compte de ce qu'étoit le génie, mais que bien sûrement elle le reconnoissoit comme l'homme du monde le plus spirituel de son temps. — Et vous, chère Comtesse, lui riposta Valsin, je vous regarde bien sincèrement, depuis la perte que nous avons faite de la Baronne, comme la plus forte tête politique de femme qui soit dans toute l'Europe : mais je sors. J'ai ce soir à m'occuper encore de vos intérêts; et quant à vous, cher comte, je vous abandonne à vos dernières réflexions, et je reviendrai demain matin m'assurer à déjeuner si définitivement vous voulez être ministre des finances.

Le comte de Desvillers, resté seul avec sa femme, voulut entreprendre un nouvel essai de justification; mais il fut si mal reçu, qu'il perdit tout espoir de raccommodement. La Comtesse fut inexorable, et le malheureux époux, mécontent d'une soirée sur laquelle il avoit fondé sa réputation européenne, s'en fut se coucher isolément, en maudissant Jobin, et en pensant au ministère des finances.

CHAPITRE IX.

Rêve. Solde de Compte.

Le Comte eut d'abord un sommeil pénible et tourmenté par la soirée de la veille ; mais, vers le milieu de la nuit, un rêve favorable vint l'entourer de toutes ses illusions. Tout, à sa vue, se transformoit en or ; une foule de commis l'appeloit Monseigneur. Il passa dans son anti-chambre ; on l'assura qu'il étoit un homme de génie et qu'il seroit le Richelieu de son siècle. Il ne pouvoit plus en douter ; il étoit ministre des finances! Il promit des places à tout le monde, et il se trouvoit le ministre le plus populaire que nous ayons eu depuis bien long-temps ; lorsque Jobin, trois fleurs de lis à la main, parut dans un coin de l'appartement, s'avança vers lui majestueusement en grandissant à chaque pas, et en lui disant, à haute et intelligible voix : Non.... tu ne l'es pas, ministre des finances !... L'or et les commis disparoissoient ; les anti-chambres se

dégarnissoient, et le Comte reculant.... reculant devant le fantôme royaliste, fit retraite d'appartemens en appartemens, et se réfugia bientôt dans l'humble lit du millionnaire, qui, ne pouvant plus résister à son effroi, tira sa couverture de beaucoup par-dessus sa tête : mais Jobin s'accroupit sur la poitrine du Comte, et son poids s'augmentant en raison de l'accroissement de ses proportions, la malheureuse victime à demi-suffoquée, s'écria d une voix lamentable : « Grâce, mon cher Jobin! c'est moi.... Je suis Villers.... votre ami.... votre ancien associé. » A ces mots le fantôme s'évanouit, et le Comte s'éveille, mourant de chaud, et plein de dépit d'un rêve dont l'existence lui semble encore une réalité.

Cependant sa raison combat ces prestiges et lui ramène un peu de repos; mais une troupe de filous le surprend, le dépouille. L'un prend sa montre, l'autre son habit, sa canne et son mouchoir, sa cravate et son bouton de diamans. Vainement il se démène : Il crie *à la garde! à la garde!..* Rien ne les intimide et n'arrête leur rapacité. Déjà, presque dans son état naturel, on attente encore à sa fortune. Une voix terrible lui dit : Il faut signer... Il se débat comme un millionnaire; mais la force lui manque, il faut signer sa ruine, l'abandon de sa fortune. Il ne sait à quel saint se vouer; il crie derechef *à la garde! à la garde!..* Rien ne bouge... *A la garde royale!...* A ce mot magique tout fuit, tout disparoît, et

le libéral, tout en nage, à moitié hors du lit, se réveille avec terreur, débarrassé de ses ennemis, et fort étonné de l'empire d'un mot sur des fripons.

Le jour commençant à paroître aida le Comte à se soustraire à de nouveaux songes. Il n'osa pas se recoucher; et, à force de promener son ambition en long et en large, ses nerfs parvinrent à se calmer et à permettre à ses esprits de poursuivre sa brillante carrière dans le système le plus libéral. Il se mit au-dessus des songes; il calcula son affaire, il disposa ses rouleaux, il compléta son portefeuille, et l'heure du déjeuner arrivant, il se flatta que le chevalier de Valsin seroit content de lui.

Déjà la Comtesse à table politiquoit avec Valsin, lorsque blême encore des souffrances de sa nuit, le Comte parut avec l'air le plus radieux qu'il lui fut possible d'avoir. — Qu'il a le teint frais ce matin, s'écria le Chevalier; j'étois bien sûr, cher Comte, qu'une bonne nuit vous apporteroit un bon conseil, et que vous accepteriez le ministère des finances. — Il faut faire les choses de bonne grâce, quand on s'est engagé, répondit le Comte; c'est ma façon d'agir, et voici, Chevalier votre affaire toute réglée; mais ma résolution n'est pas l'effet d'une fort bonne nuit, j'ai fait de vilains rêves toute la nuit. — Je ne vous croyois pas susceptible de rêver, Monsieur! reprit sa femme. — Pardonnez-

moi, Mme la Comtesse; mais quand on a quelque force d'esprit, on ne fait pas attention à ces bagatelles. — Voilà ce que c'est : c'est parfaitement cela, s'écria Valsin ; voilà ce qui donne aux libéraux une immense supériorité : point de préjugés! il nous faut des esprits forts; c'est ce que je disois hier soir en sortant d'ici. Le Comte, Messieurs, est un homme qui doute de tout, mais qui n'a peur de rien, et qui fera marcher son ministère contre vent et marée. On vous en vouloit à cause de la scène d'hier ; mais le développement que je leur ai fait de votre caractère les a ramenés. Mais plus de Jobin, je vous demande en grâce; et toutes les fois, dit-il, en mettant dans sa poche les rouleaux et le portefeuille, que vous me parlerez raison, soyez bien assuré, très-cher Comte, que je vous servirai de tout cœur.

Les deux amis, avant de se quitter, convinrent de leurs faits; quant aux signatures à donner aux patentés libéraux et malencontreux, il fut décidé que Valsin se chargeroit de tout le détail de l'opération, pour que le Comte ne parût en rien dans l'affaire, et celui-ci donna promesse de signer de confiance, jusqu'à la concurrence de cinq cent mille francs, tout ce que l'ami de la maison lui présenteroit avant l'élection. Le Chevalier sortit alors en promettant de le servir avec toute la diligence et l'affection possibles.

En le voyant s'éloigner, le Comte dit à sa

femme : C'est un homme bien actif et bien désintéressé que ce Chevalier, car il fait tout cela pour le plaisir de m'obliger! — Cela peut être, reprit la Comtesse ; mais il faudroit avouer que je suis pour quelque chose dans ses démarches. — Je ne dirai pas le contraire, répliqua le mari, pourvu que vous daigniez convenir que ce n'est pas ma richesse seule qui me donne des partisans, et que mon caractère y fait beaucoup : c'est une très-grande chose dans un gouvernement représentatif de savoir se rendre populaire, et la bonhomie et la simplicité de manières ajoutent infiniment aux avantages que personnellement on peut avoir dans la société. Ce n'est point là de la foiblesse, Mme la Comtesse, soyez-en bien persuadée, et, pour vous en convaincre, je romps aujourd'hui, décidément et pour toujours, avec Jobin, et je lui fais fermer ma porte à jamais. (Il sonne à ces mots.) C'est un ami de quarante ans ; mais son action d'hier est hors de mesure ; j'en fais justice, et je ne reçois chez moi désormais que des hommes modérés, s'ils ne sont pas dans le système libéral : enfin, vous serez satisfaite du nerf et de la constance que je mettrai dans ma rupture avec Jobin. — Un domestique entre. C'est le plus ancien de ses serviteurs, c'est celui qui connoît le plus à fond la longue et sincère affection des deux associés. Desvillers le voit, et rougit ; d'autre part, la Comtesse l'intimide.... Qu'on ferme ma porte, s'écrie-t-il en

se faisant effort, qu'on ferme ma porte à......
à tout le monde. — Le nom de Jobin ne put jamais sortir de sa bouche, et fuyant les regards de sa femme, la poitrine oppressée, le noble Comte marche fièrement en retraite vers son appartement.

CHAPITRE X.

Principe et intérêt. Episode libéral.

LES dégénérés de la révolution, les libéraux, dis-je, s'assembloient régulièrement pour traiter de notre sort, et l'époque de l'élection rendoit plus actives leurs réunions philanthropiques. C'est dans ce sanctuaire de l'insurrection qu'on déployoit fréquemment le plus pur patriotisme. — Non, disoit M*** à M. de l'Inconstant, c'est à vous d'être député de Paris.... C'est à vous que cet honneur appartient, lui répliquoit l'autre.

M***

Rien n'a fait pour la cause autant que vos écrits.

DE L'INCONSTANT.

Votre riposte est vive et frappe les esprits.

M***

Vous avez tant de grâce à parler politique!

DE L'INCONSTANT.

Mais, pour tout effacer, vous avez la réplique.

M***

Vos discours manuscrits auroient un tel éclat!

DE L'INCONSTANT.

C'est à vous d'être élu, vous êtes avocat.

Valsin entra sur ces entrefaites, et mit fin à cette discussion rimée qui charmoit la plupart des admirateurs des deux candidats, dont on prisoit hautement la modestie et le désintéressement. Le Chevalier prétendit que s'il existoit sur terre une véritable justice, ce seroit lui-même qui, d'après tant de services rendus, devroit avoir les suffrages du parti; mais il déclara qu'il abandonnoit ses droits en faveur de M***, puisqu'il falloit se décider, et qu'à talent égal, il aimoit mieux les gens qui ne possédoient rien du tout, et qui n'avoient pas grand'chose à ménager. Au reste, ajouta-t-il, Messieurs, faites un choix qui me convienne; car je vous préviens que, si je ne suis pas l'ami du ministre, je serai l'ennemi du ministère.— On s'entendit; M*** fut proclamé candidat, à l'exclusion de M. de l'Inconstant, qui d'abord témoigna la joie la plus désintéressée de cette décision, mais qui, par rancune contre Valsin, dont l'avis venoit d'entraîner l'assemblée, demanda la parole pour une motion constitutionnelle sur les finances. Il représenta que le trésor

du parti n'étoit pas entre les mains d'une administration légalement organisée, et surtout responsable; que des sommes reçues mystérieusement se trouvoient dissipées d'une façon plus mystérieuse encore, et que puisqu'on ne pouvoit obtenir une loi sur la responsabilité ministérielle, le parti libéral devoit au moins s'en dédommager en faisant des règles sévères à ses agens, et en les rendant constitutionnellement responsables à la société, pour l'exemple des ministres, et sur toutes choses, par respect pour le texte et l'esprit de la Charte. Il ajouta, qu'il proposeroit plus tard un projet de petite Charte intérieure, à l'usage et pour le bonheur de l'association; qu'elle jouiroit, par ce moyen, en petit comité, de toutes les libertés du monde, et que ce seroit sans doute, pour tous les frères et amis, un simulacre de bonheur qui les consoleroit de l'état oppressif sous lequel on vivoit depuis la restauration de la monarchie.

Les applaudissemens de toute l'assemblée accueillirent le discours patriotique, et l'idée d'avoir une petite Charte particulière qu'on ne violeroit pas du tout, charma tous les esprits; mais Valsin, qui jusqu'alors avoit eu le maniement des deniers, sentit le coup prêt à l'atteindre, et l'évita de cette manière. — C'est la plus belle chose du monde que les principes, Messieurs, leur dit-il; mais il s'agit d'une élection, nous en sommes à la veille. Faut-il se battre entre nous?....

discutons. Voulons-nous battre nos ennemis?...... agissons; nous ferons nos comptes ensuite : la première des affaires est le succès ! L'Inconstant a des idées méthodiques qui ne vont pas au temps ; et si je viens de m'opposer à sa nomination, c'est parce qu'il possède un fond de probité, comme s'il s'agissoit en politique d'être le plus honnête homme du monde : cela gâteroit tout, et je vous propose une idée bien plus utile au parti, que de savoir combien il possède de sous et de deniers dans sa caisse propagandiste..... La Baronne..... nous laisse des regrets, une célébrité fort grande, et un ouvrage que je n'ai pas eu le temps de lire, mais qu'il faut soutenir à tout prix. La mémoire de la Baronne, Messieurs, est l'oriflamme de l'insurrection et de toutes les idées généreuses et révolutionnaires ; il ne faut pas le laisser abattre, ou nous sommes menacés de nous désunir. On prétend qu'elle parle en bons termes, du Roi, de la Reine et de la Famille royale : il ne faut pas prendre garde à cela, c'est de la foiblesse humaine !.... Elle a payé tribut à la nature ; d'ailleurs, il peut y avoir là-dedans de la politique. Mais elle parle, m'a-t-on dit, de la révolution et des révolutionnaires avec un enthousiasme qu'il ne faut pas laisser détruire par les feuilles périodiques de ces écrivains royalistes, qui par-là, feroient un grand tort à notre élection. Je propose donc, Messieurs, que nous donnions à cette occasion un assaut général à toutes les

antichambres et coteries des ministres et aboutissans à tous les secrétariats de tous les ministères, à la fin d'obtenir défense aux journaux de rien publier contre la mémoire de la femme célèbre, amie des indépendans et de toutes les indépendances; et quelque difficile que puisse vous paroître l'entreprise, avec beaucoup d'audace et de l'argent dans notre poche, on ne sait jamais ce qui peut en résulter. Sur toutes choses, si par hasard vous abordez un ministre, appelez-le négligemment, grand homme, homme de génie; je me suis servi de ce moyen-là sous tous les régimes, et je ne m'en suis jamais mal trouvé.

Tout le monde s'écria qu'il failloit tenter l'entreprise; et M. de l'Inconstant, lui-même, en déclarant la proposition inconstitutionnelle, avoua que son respect pour la mémoire de la Baronne intervertissoit toutes ses idées sur la liberté de la presse, et il espéra que l'ombre de la femme célèbre leur pardonneroit cette brèche unique, faite en sa faveur, aux principes fondamentaux du libéralisme.

Dans l'enthousiasme général, on alloit se séparer avec étourderie, lorsque Valsin représenta qu'il falloit songer à se réunir pour se rendre compte du progrès des démarches faites auprès de tous les aboutissans et coteries aboutissantes aux ministres et bureaux des ministères. Il proposa, par convenance générale, de dîner en corps le surlendemain chez Desvillers; il se

chargeoit de traiter la chose avec lui. — Seulement, ajouta-t-il, Messieurs, ménagez ce brave homme ; ne lui dites pas que nous avons fait choix d'un candidat, laissons lui de l'espoir, puisqu'il ne peut que nous être utile : il apprendra toujours son malheur trop tôt le jour de l'élection : ce n'est pas sa faute s'il n'est pas un homme de génie, et je pense que nous devons lui savoir gré de l'intention. — On fut sensible au bon procédé du Chevalier envers son ami Desvillers. Chacun promit de lui garder silence sur le choix du candidat, et même de lui parler du ministère des finances comme d'une chose convenue. Un assistant demanda s'il ne seroit pas bien fait de l'appeler Monseigneur par distraction. Le Chevalier répondit que l'idée n'étoit pas mauvaise, mais qu'il falloit la conserver pour le cas d'un emprunt forcé : la réflexion égaya l'assemblée, qui se sépara fort joyeuse et pleine d'espoir.

CHAPITRE XI.

Le Comte mit tant de force d'âme à penser à son ministère, qu'il oublia Jobin, sauf quelques petits remords pendant deux fois vingt-quatre heures. Il fut distrait ensuite par le dîner libéral que son ami le Chevalier venoit de lui ménager. Il fut ravi de cette préférence sur l'Arc-en-Ciel. Valsin lui dit que franchement il n'aimoit pas les gargottes, et le dîner fut commandé par le maître de la maison avec une recherche particulière. Le repas fut l'apogée de la gloire ambitieuse du Comte. Comme les convives avoient le mot, il fut si souvent rebattu de l'idée de son ministère, qu'il se sentit à la fin de la soirée un aplomb qu'il n'avoit jamais possédé jusqu'alors. Le Chevalier même en fut surpris : voyez-le, dit-il aux siens, j'ai toujours dit que le ministère faisoit les trois quarts et demi du ministre.

Quant à Desvillers, il avoit la tête absolument montée. Jamais l'amour du libéralisme n'avoit produit en lui cette abondance de mots pédantesques et vides de sens que le parti met au hasard à la place des faits et des choses ; et s'il n'avoit pas été d'avance tellement ridiculisé, peut-être le

Comte se seroit-il créé des admirateurs. Néanmoins, il se retira fort satisfait de sa soirée, et hâtant de ses vœux l'instant de l'élection et de son triomphe. Mais ses affaires personnelles venoient quelquefois le tirer de ses réflexions de gloire et de fortune publique : l'opulence a ses infortunes, et lorsqu'une affaire se compliquoit, il se chagrinoit d'être sans conseil.

Un matin, entouré de chiffres, le coude appuyé sur la table et se grattant le frond, il se dit machinalement : Si Jobin étoit ici, j'aurois un bon conseil. Il rejeta soudain cette idée ; mais il quitta sa plume, se renversa sur le dos de son fauteuil et se mit à réfléchir. — Il est bien cruel, se dit-il, à la veille, comme je le suis, de faire la fortune de son pays, d'être obligé de lui sacrifier un ami sincère, un vieil ami de cinquante ans !... Ah ! les soins publics ne marchent pas avec le repos du cœur...... S'il étoit un homme comme un autre !..... Mais comment diable un marchand de drap va-t-il se mêler de parler politique ! — Son humeur contre son ami le reprenoit alors ; mais de nouveaux calculs le ramenoient à l'idée de Jobin. — C'est un homme sage d'ailleurs, qui m'arrête à temps ; mais ne vouloir rien comprendre aux idées modernes !... là-dessus, il reprenoit son humeur et son travail ; mais il travailloit mal, sans confiance, et en bataillant contre l'habitude de son ancienne amitié. Son ouvrage, ce jour-là, lui parut un véritable casse-

tête, et de très-mauvaise humeur, il s'en fut déjeuner.

Comme à son ordinaire, il se remit au travail le lendemain matin, mais avec un nouveau dégoût. Malgré son aptitude habituelle et l'usage des calculs, il ne pouvoit se soustraire à de pénibles distractions. Je suis fort riche, se disoit-il, mais je ne jouis plus de ma fortune!...... A qui puis-je en parler? Mme la Comtesse n'y veut rien comprendre; mes gens d'affaires agissent suivant l'argent que je leur donne et sans autre intérêt; mes prés, mes bois, mes terres, mes rentes, mes actions me rapportent de l'argent, et voilà tout;.... lui seul prenoit part à tout le détail de ma fortune; avec lui j'avois toujours à causer!.... j'ai bien maltraité ce pauvre Jobin!

La Comtesse, ce jour-là, trouva son mari moins enchanté de son ministère, et moins sûr de son fait que de coutume; mais le Comte se garda bien d'en faire connoître le motif, et ses momens de solitude lui parlèrent de plus en plus en faveur de son ancien ami. Voilà bientôt quinze jours que je n'ai vu Jobin, se disoit-il un matin en se promenant, oisif dans son cabinet, les mains croisées derrière son dos.... — Il sera venu maintes fois, j'en suis certain.

Il fut curieux de savoir si Jobin s'étoit réellement fait souvent écrire à sa porte, et s'il avoit enfin discontinué ses visites inutiles; mais, ne voulant pas, devant un de ses gens, prononcer

le nom de Jobin, le Comte fit demander au suisse sa liste des quinze derniers jours. Il la lut d'un bout à l'autre avec avidité. — Point de Jobin!... Le millionnaire en fut pétrifié. C'est clair, se dit-il en poussant un soupir, il m'abandonne; cela devoit être... Il n'y faut plus penser... Mais le pauvre Desvillers y pensoit toujours, et l'idée de l'abandon de son ancien ami ne cessa plus de le poursuivre, même à travers les voies les plus couvertes de fleurs de sa carrière ambitieuse.

De ce moment la joie de sa prochaine élection fut constamment obscurcie; les félicitations de ses parasites lui parurent à peine un hommage flatteur. La Comtesse, qui s'aperçut elle-même de ce changement qu'elle appeloit inertie, n'obtint du Comte que le faux aveu d'un délabrement d'estomac; et lorsque le Chevalier de Valsin venoit de temps à autre lui soutirer des signatures, il n'y mettoit plus cette même bonne grâce dont il s'étoit glorifié dans un moment d'entraînement. Enfin, il étoit triste; quelque chose lui manquoit, c'étoit un ami.

Un beau jour, son génie le tourmentant plus qu'à l'ordinaire, il imagina pouvoir faire marcher d'accord son ambition et son amitié; que, par une suite de nouveaux raisonnemens, il attireroit Jobin vers quelques idées modernes, et que, par des motifs éminemment politiques, la Comtesse seroit ramenée à plus d'indulgence envers Jobin. En conséquence, ayant cru saisir un ins-

tant d'humeur favorable, il lui dit, non sans quelque trouble intérieur, mais avec une apparence de confiance et de sécurité : — Ma chère Comtesse, est-ce une chose bien politique à nous d'avoir congédié Jobin?.... Je veux dire, continua-t-il en voyant sa femme froncer le sourcil, qu'à la veille d'une élection, il auroit été prudent peut-être de dissimuler avec lui, de transiger avec notre juste indignation, et de ne pas m'exposer à perdre un certain nombre de voix que Jobin m'auroit sans doute fait avoir. — La Comtesse lui répliqua sèchement, que Jobin étoit un fanatique de l'ancien régime, qui ne lui donneroit aucune voix, pas même la sienne. — Le Comte répondit étourdiment qu'il n'excusoit pas son exagération, mais qu'il étoit bien sûr que Jobin feroit tout pour lui. Il ne fut pas long-temps à se repentir de ce retour de confiance envers son vieil ami. La Comtesse répliqua du ton le plus sévère, qu'elle voyoit bien que toutes les insultes du monde ne l'atteignoient pas, et que l'empire que cet homme conservoit sur lui faisoit assez connoître que rien, ni le rang, ni la fortune, ne pouvoient le sortir de la petitesse de ses conceptions et de sa première origine. Le Comte y mit plus de caractère que de coutume. Il osa répondre qu'il avoit fait justice de Jobin, et qu'en ce moment il ne faisoit que lui rendre justice; que d'ailleurs il n'y pensoit plus que dans l'intérêt de la chose publique; mais, ajouta-

t-il, je soutiendrai, si vous voulez bien me le permettre, qu'il falloit se débarrasser de Jobin avant notre grand dîner; mais qu'une fois la bataille perdue, Madame, il eût mieux valu ne rompre avec lui qu'après l'élection, et lorsqu'on auroit été bien sûr qu'il ne nous étoit plus bon à rien : vous m'avez peut-être fait perdre cent voix! — Vous prenez chaque jour avec moi, Monsieur, répliqua la Comtesse, un ton de plus en plus intolérable. C'est le souvenir de ce marchand de drap qui vous entraîne à cet excès de despotisme; il vaudroit mieux convenir tout de suite que votre Jobin vous manque, et que vous ne sauriez vous passer de lui. — Je conviens du fait, puisque vous me poussez à bout, Madame; Jobin me manque, et je vous avoue que si je pouvois l'amener à changer de nom, à prendre un titre, et à se livrer aux idées libérales, il n'est point d'homme avec lequel je serois plus en confiance qu'avec lui.

La Comtesse étonnée de la résistance du Comte, et ne voulant pas compromettre sa suprématie, s'en fut, en l'appelant tête de linote. Quant à lui, presque en révolte ouverte contre le joug sacramentel et l'usurpation de sa propre autorité, persécuté par sa femme, et le souvenir de son amitié d'enfance, il se retira dans son appartement, bien résolu de se réconcilier avec Jobin, mais fort embarrassé sur les convenances à garder. Feroit-il une première visite? attendroit-il une

première visite? Jobin ne s'étant pas montré depuis quinze jours, il l'attendroit en vain! Ecriroit-il? les mots restent; la chose ne seroit pas politique : il voyoit partout des inconvéniens. Enfin son amitié l'emporta sur sa gloriole. Il prit avec détermination ses gants, il enfonça son chapeau; puis à pas de loup il sortoit de son appartement pour se rendre furtivement à pied dans la rue Saint-Denis, lorsqu'en ouvrant sa porte il aperçut Jobin. J'allois chez vous, lui dit-il d'une voix mal assurée,.... je vous croyois malade. — Je me porte à merveille, répliqua le marchand; mais je viens savoir, Desvillers, si nous devons être brouillés irrévocablement; je viens vous demander la main de votre fille pour mon fils; ces enfans s'affligent de notre désunion, ils s'aiment, ils sont au désespoir, et cette considération seule m'a ramené chez vous.

Il est difficile de se rendre compte de toutes les sensations dont l'apparition de Jobin et sa proposition de mariage firent naître et succéder les traces sur la physionomie du Comte. Le bonheur de retrouver l'homme qui lui manquoit, son ambition et sa fierté compromises, et sur toutes choses, la peur de Mme la Comtesse, se lisoient tour à tour et même à la fois sur ses traits. Que me demandez-vous, cher Jobin, s'écria-t-il, en lui serrant la main, et quel moment choisissez-vous, lorsqu'à la veille d'une élection, je vis dans la plus pénible inquiétude? C'est pour

samedi prochain, et j'en perds l'esprit. — Soyez père, répliqua l'autre, quittez vos projets ambitieux; d'ailleurs, qu'en espérez-vous? — Tout, mon cher ami, j'en espère tout; mais asseyons-nous et causons : d'abord, que me reprochez vous? — J'oublie vos torts envers moi, M. le Comte de Desvillers, reprit Jobin; mais n'avez-vous pas de honte de recevoir le monde que vous voyez, tous gens ennemis plus ou moins à découvert de votre pays et de votre Roi? — De la modération cher Jobin, lui dit le Comte, causons et daignez m'écouter. Vous ne comprenez pas la partie politique de ma conduite. Je suis, soit dit entre nous, plus royaliste que vous ne pensez, je vous en fais l'aveu; mais sur toutes choses, cher ami, ne me trahissez pas, car je serois perdu. Voici mon calcul. J'ai cinq cent mille livres de rentes; et que serois-je, je vous le demande, avec ma fortune, si j'allois crier tout haut que je suis royaliste et l'homme dévoué le plus sincèrement à la personne du Roi? on m'appelleroit ultra-royaliste; je n'y pourrois que faire, et je serois dépopularisé. Voici ce qui m'est arrivé. Quelque temps après le retour de Sa Majesté, lorsque le jardin des Tuileries ne désemplissoit pas de bonnes gens heureux de la revoir, elle parut sur sa terrasse, et tout le monde cria : Vive le Roi! Je criai moi-même : Vive le Roi! mais probablement un peu trop fort, et je fus remarqué. Certain quidam me frappa sur l'épaule,

en me montrant une plaque, et me demande ce que je faisois là? Je lui répondis fort poliment que je criois : Vive le Roi; que je ne croyois pas qu'il y eût de mal à cela. — Non, me dit-il, mais il ne faut pas crier si fort. — Et comment, lui répliquai-je, faut-il donc crier vive le Roi? — Il faut le crier tout bas, me répondit-il d'un ton sévère : c'est la marche du gouvernement. — Cela me donna fort à penser....... Plus tard je désirai la direction de la banque. On me fit entendre que je m'étois compromis; que j'avois crié vive le Roi; que je jouois un mauvais jeu: je n'eus pas la place, et la nomination me fit voir qu'en effet je faisois fausse route, et qu'il ne falloit pas me diriger de ce côté-là. Depuis que je suis d'un autre parti, chacun me recherche. Les ministres tournent autour de moi; les libéraux me portent aux nues; je suis enfin un homme considérable; mais au fond du cœur je conserve mes principes, et si le ministère transige avec moi, je suis à lui. Qu'il me fasse pair de France (je vous le dis sous le secret), et j'abandonne à l'instant le ministère des finances.

Jobin regarda Desvillers avec étonnement. Et pourquoi, lui dit-il, voulez-vous la place du ministre actuel, s'il est honnête homme? — Et pourquoi, répliqua le Comte, piqué d'être entravé dans ses espérances, ne voulez-vous pas qu'à mon tour je sois ministre des finances? Le financier prononça ces paroles d'un air telle-

ment offensé, que Jobin crut entrevoir dans ses regards un commencement d'aliénation, et par égard pour son état, il changea la direction de l'entretien. Il lui représenta que pendant leur jeunesse leurs enfans s'étoient considérés comme devant être unis; que les deux familles avoient elles-mêmes excité l'affection qu'ils se portoient; que malgré sa profession de marchand de drap, son fils, officier dans la garde royale, avec six cent mille francs de bien qu'il auroit très-certainement un jour, étoit un parti sortable pour sa fille, et que Desvillers feroit bien mieux de la marier pour son bonheur que pour satisfaire à la vanité de sa femme.

Ecoutez, mon cher Jobin, reprit le Comte, il faut se connoître. Ma position est si brillante que mon fils auroit à se plaindre de moi si je n'établissois pas sa sœur avec un éclat qui doit rejaillir sur lui. Ce n'est pas ma faute : vous n'avez pas voulu courir de risques; vous êtes resté marchand de drap. Que puis-je faire à cela? Ma politique s'oppose à ce que vous me demandez : mais, cher Jobin, soyez assuré que je n'en conserve pas moins pour vous la même affection, et que tel rang que puisse m'offrir la fortune, je serai toujours le comte de Desvillers pour vous. Je ferai toujours cas de vos conseils; vous aurez toujours accès dans mes bureaux; je m'intéresserai toujours à votre fortune, et si vous vouliez devenir un peu moins

exagéré, je vous ferois jouer à coup sûr sur les fonds publics lorsque je serai ministre des finances.

La maladie du ministère des finances fut mal interprétée par Jobin, qui crut son ami complétement fou, quoiqu'en effet il ne le fût guère plus que cent mille autres. Il s'appitoya d'autant plus sur l'état de démence qui commençoit à se manifester, que l'amitié de Desvillers pour lui perçoit à travers sa vanité, son ambition et sa situation d'esprit. Il changea donc de système, et au lieu de la sévérité qu'il avoit solennellement promis à Mme Jobin d'employer envers Desvillers, il lui dit qu'il voyoit que l'approche des élections le captivoit complétement; qu'il attendroit donc après cette époque, et lorsqu'il seroit plus calme, pour exiger de lui la réponse définitive qu'il étoit venu lui demander.

Alors Desvillers respira. Tout entier à son amitié, le millionnaire raconta toutes ses affaires à Jobin, qui lui donna son attention ordinaire, et qui retrouva le bon sens de son ami lorsqu'il sortoit de sa politique. Le Comte passa deux heures délicieuses : il reprit toute sa confiance en lui-même, et les affaires qui précédemment lui cassoient la tête sans succès, s'éclaircissoient le plus simplement du monde à l'aide d'une conversation solide. Enfin il fallut se quitter, mais non sans faire promettre à Jobin qu'il re-

viendroit le samedi suivant, jour du dépouillement du scrutin, pour être témoin de son triomphe et de son bonheur. — A condition, reprit le marchand, que vous penserez à nos enfans, et que leur sort sera décidé.

Les anciens associés se dirent adieu le plus cordialement, et comme Jobin alloit sortir, le Comte le prit à bras-le-corps, et le serrant avec affection : Quel dommage, lui dit-il, que vous ne soyez pas libéral! On ne sait pas ce que j'aurois fait pour vous. — C'est un malheur auquel il n'y a point de remède, répondit doucement Jobin par respect pour la situation mentale de son ami. — Encore, reprit le Comte, en lui pressant la main, et en poussant un profond soupir, si vous étiez ministériel!.... on pourroit composer avec vous. — Desvillers, lui répliqua Jobin, je serois heureux d'approuver toutes les actions de ceux que le Roi daigne honorer de sa confiance, et toutes les fois que ses ministres donneront force à sa puissance dans l'intérêt de nos propriétés, je me réjouirai de leur conduite; mais combattre les faux systèmes est un devoir pour les gens de bien. Au reste, point de politique aujourd'hui. Du calme, mon cher Desvillers, du calme; et sur toute chose n'élevez pas trop haut vos espérances. Il sortit à ces mots.

Du calme!..... du calme!.... se dit en lui-même le Comte, resté seul. Que veut-il dire?

Du calme.......: Voilà ce que je ne puis passer à ces ultra-royalistes....... c'est de se croire aussi sages que nous pour le moins ; c'est de ne pas vouloir reconnoître en nous cette supériorité d'imagination qui nous place à la tête d'un siècle que nous plaçons avant tous les siècles. Pauvres esprits entichés de vieilles erreurs, ils ne veulent pas comprendre pourquoi nous recueillons les vœux des peuples que nous voulons régénérer; pourquoi nos concitoyens se portent au-devant de nous; pourquoi je serai député de Paris; pourquoi j'ai tant lieu de croire, enfin, que je vais être ministre des finances....... Jobin ne peut se mettre cela dans la tête, je l'ai bien vu; c'est un être plein de probité; mais cela ne suffit pas dans ce siècle. Quel dommage qu'il ne soit pas des nôtres!.... il nous en faudroit des honnêtes gens comme celui-là; car, il faut en convenir, c'est ce qui manque au parti.

De son côté, Jobin rentra chez lui fort sérieux. Il dit à sa femme que Desvillers étoit fou; qu'il se croyoit déjà ministre des finances; qu'il étoit impossible de le tirer de cette idée, et qu'au simple doute qu'il avoit manifesté de son élévation, le pauvre Comte avoit lancé sur lui des regards tellement égarés, qu'il avoit cru devoir remettre la discussion du mariage de leurs enfans après la prochaine élection. « Et si les gens qui l'entourent, et leurs absurdes

théories, n'achèvent pas de lui troubler le cerveau, j'essaierai de le ramener à la raison, et je ferai tout ce que je pourrai pour le bonheur de nos pauvres enfans.» — Mme Jobin répondit qu'elle ne se flattoit d'aucun succès; que l'arrogance de la Villers seroit un obstacle insurmontable à leur projet, et que quand même on amèneroit son époux au point de consentir au mariage de sa fille, il n'auroit jamais assez de force pour l'emporter sur sa péronelle de Comtesse. Cependant il fut convenu qu'on agiroit avec ménagement, et que Jobin feroit encore une tentative dernière et décisive pour obtenir la main de Clémence de Desvillers pour son excellent fils Amédée Jobin.

CHAPITRE XII.

Idée fixe. Crise. Retour à la raison. Abjuration des principes libéraux.

Jamais le comte de Desvillers n'avoit mieux apprécié tous les avantages de sa fortune et de sa situation dans le monde. Sa réconciliation avec Jobin le faisoit jouir d'un bonheur sans mélange; et n'étant plus inquiété par cette inflexible amitié qui le tourmentoit au milieu de ses préoccupations ambitieuses, il poursuivoit sa carrière avec une inexprimable jubilation. La Comtesse, sa femme, s'aperçut de ce retour à l'entière satisfaction de lui-même, qui l'avoit abandonné depuis quelque temps; et le chevalier de Valsin, en lui faisant signer ses derniers billets au profit des boutiques, retrouva toutes les grâces du Comte dans sa plus belle ferveur de libéralisme.

Le jour fameux de l'élection arriva. Le comte y mit une modestie parfaite. Il ne voulut pas être

des premiers à jouir orgueilleusement de son triomphe. Ses amis en politique se chargèrent d'épier l'issue du scrutin et de l'instruire de son résultat, ou, pour mieux dire, du succès du Comte, et le pauvre homme fut si complétement bercé par les mauvais sujets qui vivoient à ses dépens, de sa prodigieuse popularité, que si quelqu'un eût osé douter de sa nomination, il en auroit souri de pitié.

Le samedi suivant, vers les deux heures après midi, le comte, seul dans son cabinet, attendoit avec une confiance totale l'aurore de sa carrière politique; il promenoit à grands pas son espoir avec la sécurité la plus complète : « Sublimes théories, s'écria-t-il tout à coup avec le plus vif enthousiasme, c'est à vous que je dois ma gloire et mon élévation; c'est par vous que je vais rendre à cette France que je chéris la prospérité que des préjugés lui ravissent depuis nombre de siècles!.... Vous nous avez appris l'art de mener les hommes par leurs passions!.... Ce ne sera plus par la rigueur des lois que nous porterons la civilisation à cette perfection qui suivra le progrès des lumières!... C'est par l'ennoblissement des passions; c'est en les flattant toujours, que nous mènerons le genre humain à ce bonheur suprême dont les temps les plus primitifs n'ont pu, quoi qu'on en dise, offrir que l'imparfaite image. Le hasard a fait l'âge d'or; mais la philosophie moderne consolidera sur la terre une féli-

cité bien plus éminemment spéciale, et cette harmonie parfaite et si désirable entre tous les êtres vivans!... C'est par des liens de fleurs que la nature humaine sera désormais enchaînée! Nous n'appuierons la force de notre gouvernement que sur des institutions toutes agréables, et, hors l'impôt foncier, les droits réunis, le timbre, l'enregistrement et autres ressources absolument essentielles à mon ministère, nous rendrons aux peuples toute la plénitude de cette précieuse liberté dont ils sont privés depuis le commencement du monde!... Et vous, généreux libéraux, qui travaillez au triomphe du siècle et à la gloire de l'humanité, c'est à vous, c'est aux leçons de vos lumières que je dois cette popularité flatteuse dont je vais recevoir de mes concitoyens la marque sans contredit la plus désirable! C'est à vous que je devrai ce ministère des finances, si recherché de tous; récompense inappréciable de la confiance publique et du succès de mes affaires personnelles!.... C'est donc à vous, généreux citoyens, que j'accorderai toute la protection de ma reconnoissance : je me dévoue à votre existence; je vous placerai tous comme vous le méritez! je le jure..., et nul n'aura d'emplois hors vous et vos amis. »

Jobin parut à ces mots, et le Comte se précipita dans ses bras. « Soyez le bien venu, lui dit-il, et partagez la joie infinie qu'éprouve le meilleur de vos amis! » — L'élection est-elle

terminée ! lui demanda le marchand. — Pas encore, répondit le Comte; mais d'après les rapports des différentes sections, je dois passer au premier tour de scrutin, ce qui, vous en conviendrez, est extrêmement flatteur. Ainsi, je regarde ma nomination comme entièrement décidée, et cela s'explique d'autant mieux, qu'outre mes amis certains, de tous ceux que le ministre n'aime pas, je crois être un de ceux qu'il aime le mieux, et je n'éprouverai pas grande opposition de sa part.

Jobin étoit fort embarrassé de sa franchise; il croyoit son ami fou, et il ne vouloit pas le contrarier d'une manière trop brusque; mais son attitude fit comprendre au Comte qu'il ne croyoit pas un mot du triomphe dont il se flattoit. —Vous doutez de mon succès? reprit le Comte en souriant. Vous n'êtes pas à la hauteur du siècle, mon cher Jobin! vous ne lisez pas *la Minerve ?* vous ne voulez pas vous mettre dans la tête que la manifestation de nos principes nous rend populaires sans nous éloigner plus que vous de la faveur du gouvernement. Vous blâmez ma politique; considérez la vôtre. Vous marchez dans la ligne droite! qu'est-ce qui vous remercie de vos beaux sentimens! Vous avez une franchise qui vous nuit, qui vous attire mille ennemis, et dans ce siècle où je suis si glorieux de vivre, il faut encore hurler avec les loups comme dans les siècles précédens. Soyez politique, cher ami; faites

semblant d'être avec nous, voilà tout ce qu'on vous demande; vous avez une bonne tête, et je me charge de vous faire conseiller-d'Etat.

Cependant Jobin se fit un scrupule de persister dans son plan de silence, qui ne faisoit qu'enhardir le Comte dans ses faux principes et dans ses trompeuses espérances.—Il est des hommes, mon cher Desvillers, lui dit-il d'un ton de voix compatissant, qui vivent avec leur ambition : je vis avec ma conscience; et convenez que le bonheur des Français seroit bien compromis s'il falloit être ministre des finances ou conseiller-d'Etat pour s'estimer heureux. Vous avez des amis, dites-vous, mais vous les trompez. Dans votre système vous êtes toujours prêt à les abandonner; pourquoi vous seroient-ils plus fidèles, eux qui n'ont jamais été fidèles à personne? Souvent d'ailleurs, cher Desvillers, on se croit des amis, et l'on n'a que des parasites, qui vous font de beaux complimens, qui se servent de votre coterie tant qu'ils en ont besoin, qui mangent votre dîner, et qui vous planteront là s'ils en trouvent un meilleur... Nous avons vu, depuis la révolution, des hommes publics se croire populaires comme vous pensez l'être. Ils ont flatté tels ou tels; ils ont proclamé tels ou tels principes, suivant la crise du moment. La circonstance a changé; sans hésiter ils ont changé comme la circonstance. Ils ont perdu la confiance des hommes constans, qui seuls ont du caractère,

sans obtenir celle des intrigans, qu'on n'obtient jamais, et c'est ce qui me fait douter, mon pauvre Comte, de votre popularité d'aujourd'hui.

Et si je ne suis pas nommé député de Paris, reprit gaiment Desvillers, qui donc le sera ? — Je ne sais, répondit le marchand. J'ai donné ma voix à l'homme indépendant par sa fortune, dont j'honore le plus la constance et les sentimens. C'est un riche banquier de cette capitale, dont je connois la droiture et l'esprit de conduite, qui pourra se tromper peut-être, mais qui sera toujours l'ami de son pays, et qui ne sera le valet de personne. — Ingrat ! répliqua le Comte, en se levant rouge de colère, vous ne m'avez pas nommé ! La Comtesse me l'avoit bien dit que vous sacrifieriez à vos préjugés vos amis les plus sincères !... — Mes anciens sentimens pour vous sont bien connus, répliqua le marchand ; mais cette amitié m'engage-t-elle envers vous à brouiller l'ordre établi dans mon pays pour vous faire ministre des finances ?

Je ne connois sous le ciel, reprit le Comte, que les ultra-royalistes susceptibles d'aussi peu de dévouement à leurs amis... Il a besoin de moi !...C'est la main de ma fille qu'il me demande pour son fils, mais il ne fera rien pour moi...Je n'aurai pas sa voix pour être député de Paris !....Quelle race de gens !....O sublime et moderne philosophie, s'écria-t-il, avec un impétueux enthousiasme, que tu nous rend supé-

rieurs à ces êtres foibles et glacés, qui ne connoissent que les devoirs de la société, sans apprécier aucuns des droits précieux de la nature primitive!...O toi, qui nous fait marcher d'un pas modéré vers le perfectionnement individuel de la race humaine, souffriras-tu que ta lumière ne soit pas universelle, et qu'elle ne puisse percer à travers les préjugés de cette routine des siècles qui nous menacent encore de réunir les peuples sous le joug des rois, des prêtres, des nobles et de la morale chrétienne?.. C'est à toi, philosophie intéressante, que l'on devra l'admirable confraternité des quatre parties du globe, qui laissera de bien loin derrière elle cette charité de dix-huit cents ans dont on fait un si grand étalage par pur esprit de parti. La religion chrétienne promet des récompenses futures; mais c'est dès notre vie que nous recueillons les avantages de tes préceptes généreux, et que l'amour de nos concitoyens se précipite au-devant de nos vœux, noble récompense d'une philanthropie éclairée! Il viendra : nous le verrons ce jour où la grande famille, réunie sous ta grande bannière libérale, mettra tout en commun, hors la propriété; ne formera, hors les ultra-royalistes, qu'un peuple reconnoissant de tes immenses bienfaits, et où les guerres extérieures et les divisions intestines, cessant d'avoir pour mobile l'exagération des passions humaines, ta lumière transcendante ne formera de la population du monde que le peuple

par excellence, le seul peuple des frères et amis.

Tandis que le Comte déclamoit avec emphase et théâtralement toutes les niaiseries dont les aliénés du parti lui troubloient la cervelle depuis quelque temps, le bon Jobin s'accusoit d'indiscrétion. « Il est fou, se disoit-t-il, je devois le ménager davantage ! Ce pauvre Desvillers, comme ils l'ont endoctriné ! Ces misérables me le conduiront aux Petites-Maisons ! »

Le Comte gesticuloit ou péroroit tour à tour, en parcourant à grands pas son appartement, lorsque se tournant brusquement vers Jobin, et le fixant d'un œil hagard : Ingrat ami, lui dit-il, je ne puis me passer de vous... Vous le savez !... Vous croyez tirer parti de ma foiblesse ! mais non. Ne pas me donner votre voix, c'est me manquer essentiellement ; votre fils n'aura pas ma fille, et j'y mettrai du caractère.—Faut-il, cher Desvillers, répliqua Jobin, que nos enfans souffrent de mon imprudence? Je le vois, j'aurois dû vous dissimuler mon choix.—C'est indigne, reprit le Comte ; c'est une action indigne que je ne pardonnerai pas, que je ne pardonnerai jamais..., à moins que vous ne changiez de système. Ah ! continua-t-il, avec un sourire sardonique, si vous deveniez libéral, populaire, député de Paris un beau jour... alors nous serions gens de revue, sinon.... Touchez là, vous n'aurez pas ma fille.—Vous savez, cher ami, répondit le marchand, que cela ne se peut pas.

Je suis honoré dans mon quartier peut-être, mais je suis fort obscur pour le reste de la capitale, et ce n'est pas moi, qui suis sans intrigue, que l'on viendra prier de représenter Paris. — Que sait-on, répartit le Comte, vous êtes ultra-royaliste, et avec les ultra-royalistes on est bien fort dans Paris.

La porte s'ouvrit tout à coup avec violence, et la Comtesse, pâle, l'œil hagard, un papier à la main, se présente à son époux, qui, glacé d'effroi, revient par peur à la raison. — Prenez, lisez ce billet, lui dit-elle; vous allez voir, Monsieur, sous quel despotisme de fer nous sommes, vous et moi, forcés de vivre! — C'est l'écriture du Chevalier, lui dit le Comte en prenant le papier. — De lui-même, répond la Comtesse en fondant en larmes; c'est d'une barbarie!.... Elle ne put en dire davantage, et tomba dans un fauteuil, navrée de douleur, sans apercevoir Jobin. Le mari lut le billet suivant: « Chère » Comtesse, une épouvantable perfidie me force » à m'éloigner.... au moment où je me croyois » le plus en force auprès de la police, un coup » d'état est ordonné..... Je n'ai que le temps » d'échapper aux sbires..... Tout s'éclaircira » bientôt, et l'ami de la liberté sortira triom» phant de ce noir dédale. Mon éloignement » de vous, surtout, m'est bien cruel...... Je » monte en voiture, pour éviter la plus intolé» rable tyrannie.... »

Quel malheur ! s'écria le Comte : ce pauvre Chevalier ! Hé bien ! monsieur le royaliste, ajouta-t-il en interpellant Jobin, que dites-vous de cette persécution ? Vous en riez sous cape, car vous haïssiez ce bon jeune homme, qui m'a donné tant de marques de dévouement ! — Il seroit prudent, répondit Jobin, d'écouter tout le monde, pour bien juger de la chose. — La Comtesse, à la voix de Jobin, qu'elle n'avoit pas aperçu, se sentit tellement suffoquée par la colère, qu'elle ne put articuler un seul mot. Le Comte prétendit qu'il falloit avoir toute la mauvaise foi des ultra-royalistes pour ne pas trouver atroce la conduite du gouvernement envers le Chevalier, et qu'il étoit bien clair, d'après cela, qu'ils ne vouloient pas de la Charte constitutionnelle. Jobin leva les épaules, et Desvillers continua la lecture du billet. « J'ai » votre écrin ; je n'ai personne sous la main » assez sûre pour le lui confier. N'en soyez point » inquiète, je vous le renverrai de Philadelphie » par la première occasion. »

Votre écrin entre les mains du Chevalier ! dit-il à la Comtesse en s'interrompant. — Oui, dit-elle avec impatience. Il a tant de goût ! J'y désirois des changemens dont il s'étoit chargé : mais comment, Monsieur, s'inquiéter de quelques diamans, lorsqu'il s'agit de la liberté de votre ami, lorsque vous devriez être indigné du sort qu'il éprouve !.... — Je suis indigné, reprit le

Comte, je suis très-indigné; mais je ne puis, Madame, trouver extrêmement plaisant que votre écrin parte pour Philadelphie.

La Comtesse trouva ce regret fort inconvenant, et partit de là pour traiter son mari d'homme léger et sans reconnoissance, et pour prolonger indéfiniment un sermon sur l'ingratitude; et le Comte, afin d'échapper à la tourmente, lut tout haut *post-scriptum*, pour annoncer la lecture de la fin du billet du Chevalier.

« *P. S.* Je suis au désespoir; je venois d'in-
» venter une conspiration royaliste qui com-
» promettoit trois maréchaux de la garde et les
» quatre capitaines des gardes-du-corps. Elle
» auroit fait merveille... Faites-en part à mes
» amis, qui pourront tirer parti de cette idée-là. »

Le misérable! dit Jobin entre ses dents. Le ciel permet enfin qu'il en soit fait justice.

Desvillers ne comprit rien au *post-scriptum*. Il demanda le mot de l'énigme à sa femme, qui répondit que c'étoit sans doute une ingénieuse plaisanterie du Chevalier pour rendre des prosélytes au libéralisme.

Le Comte, en cet instant, reçut un nouveau billet, qu'il ouvrit avec transport; mais ce n'étoit pas encore l'annonce de sa nomination. Il le lut donc sans empressement d'abord, ensuite avec une inquiétude visible; puis revenant à lui, non sans effort : « Encore une nouvelle méchanceté! dit-il à sa femme; on ne laissera jamais en paix

ce pauvre Chevalier! » Sur les instances de la Comtesse, son époux lut le billet suivant :

« Monsieur, un effet souscrit par vous vient » de m'être présenté. J'aurois sur-le-champ » fait honneur à votre signature; mais le mar- » chand de soieries, tireur de cette lettre-de- » change, et qui prend son domicile rue du » Chat-Grognon, n°. 6, est un être purement » imaginaire. Le propriétaire de la maison dési- » gnée, un de mes intimes amis, m'assure à » l'instant qu'il n'existe aucun marchand de » soieries dans la rue qu'il habite. J'ai d'autant » plus redouté pour vous quelque supercherie, » que le billet est passé par vous à l'ordre d'un » certain chevalier de Valsin, dont la réputation » est plus qu'équivoque sur le pavé de Paris. » J'attendrai donc votre réponse pour escompter » ledit effet. »

Jobin fut d'abord au courant. Le départ du Chevalier et de l'écrin de la Comtesse lui rendirent sensible la nouvelle friponnerie dont le Comte étoit évidemment la dupe, et le marchand se disoit en lui-même : Si pour une centaine de mille francs il ouvre les yeux sur l'amitié de ces misérables révolutionnaires, la somme ne sera pas mal employée. Desvillers, au contraire, rejeta toute l'histoire sur la méchanceté des ultra-royalistes. — Et je crois d'autant moins

à cette calomnie, Mme la Comtesse, ajouta-t-il, que j'y serois pour trois à quatre cent mille francs de mes fonds. — La Comtesse le rassura complétement en déclarant que personne n'étoit plus délicat que le Chevalier, et que c'étoit de ses ennemis seulement que le Comte avoit à se méfier. Elle joignit à cette réflexion un regard qui fit comprendre à Jobin qu'elle l'accusoit d'avoir forgé toute une intrigue contre Valsin, et Desvillers commençoit à soupçonner son ami, lorsqu'un troisième message vint l'enlever à toutes ses sensations précédentes. — Il est de l'Inconstant, s'écria-t-il en ouvrant le billet avec enthousiasme; ce sont des nouvelles de mon élection.

« M. le Comte (c'est cela), je crois devoir » vous apprendre une nouvelle bien mortifiante » pour le parti libéral. Le sieur Valsin a hier » soir été reconnu par un agent de police pour » être le nommé Grignard, fils d'une marchande » de pommes, depuis nombre d'années échappé » du bagne de Toulon. On le dit en outre soup- » çonné de nouvelles escroqueries en matière » de faux....... Cette masse de mauvais sujets et » de bandits, qui de toutes pars s'attachent à » nous, nuit essentiellement à la pureté des prin- » cipes. Je vous prie de croire que je ne suis pour » rien dans tous les mauvais procédés de ce misé- » rable envers vous. J'avois même fait une mo-

» tion pour régulariser les finances du parti,
» mais sans être écouté. Ce qu'il y a de pis,
» c'est que l'élection est au moment de nous
» échapper. Le ministère et les royalistes ne sont
» pas tombés d'accord sur le choix d'un candi-
» dat; mais ils sont convenus du nommer un
» homme du petit négoce, désigné par un cer-
» tain nombre de boutiquiers, et la défaveur
» qu'attire sur nous l'histoire du misérable Val-
» sin, peut être très-contraire à notre succès.
» Si le malheur que je prévois, arrive, tout est
» perdu; je quitte la France, et vais me faire
» renaturaliser dans quelque coin de terre recon-
» stitué de l'Allemagne; car je suis très-décidé,
» M. le Comte, à mourir représentant d'un
» peuple quelconque.... Mais si le parti triomphe,
» soyez assuré qu'il sera toujours reconnoissant
» de vos procédés, et je ferai tout mon possible
» pour vous faire rentrer dans vos déboursés, si
» jamais je suis ministre des finances.

» Les royalistes se servent de tous leurs avan-
» tages contre nous. Je vous engagerai donc à
» quitter votre titre de Comte qui ne peut plus
» que dépopulariser un libéral, comme je quitte
» moi-même le *de* dont j'avois prolongé mon
» nom dans un moment d'ambition et de vanité
» mal calculée. Je suis avec le dévouement le
» plus sincère, mon cher Monsieur, votre ser-
» viteur invariable et pour la vie.

» *L'Inconstant*, tout court. »

Il est difficile de se faire une idée des angoisses du Comte pendant cette douloureuse lecture. A son premier enthousiasme avoient succédé la douleur, la honte, la colère : au lieu de cette confiante sécurité qui lui faisoit d'abord appuyer complaisamment sur le premier mot du billet, il n'articuloit plus qu'avec peine ; il débitoit avec volubilité...... la pâleur de la mort s'étoit emparée de son front radieux. La lecture finie, blême l'œil égaré, les bras tombant, il regardoit tour à tour Jobin et la Comtesse, la Comtesse et Jobin....... Un profond soupir s'échappa de sa poitrine oppressée. Puis se frappant le front de ses deux mains en tenant le fatal billet : — Eh bien! Mme la Comtesse, lui dit-il douloureusement, que dites-vous de cela? — La Comtesse n'étoit pas moins troublée que son époux; mais son orgueil tenoit tête encore à l'avanie la plus mortifiante que la confiance d'une femme puisse éprouver. — Je dis, lui répondit-elle, je dis, Monsieur, qu'il est impossible que le Chevalier soit le fils d'une marchande de pommes..... Votre l'Inconstant est un rêveur qui croit tout ce qu'on veut, et s'il est résolu de mourir représentant d'un peuple quelconque, je vous déclare que je suis parfaitement déterminée à mourir Comtesse.

Le Comte répondit qu'en effet il croyoit l'Inconstant hors de son bon sens, puisqu'il élevoit des prétentions au ministère des finances; mais qu'on

ne pouvoit l'accuser d'être ultra-royaliste ; ce qui donnoit très-mal à penser du Chevalier, et que, quant à lui, comte de Desvillers, il craignoit fort pour l'écrin de la Comtesse. — Mais, ajouta-il en voyant sa femme perdre toute contenance, grâce au dernier emprunt, nous nous en tirerons, Madame; et ne pensons plus, je vous en prie, qu'à mon élection. — Mais loin de se remettre, la malheureuse Comtesse ne pouvant résister à tant de honte, perdit connoissance, eut une attaque de nerfs qui fit accourir Jobin à son secours, tandis que son mari ne pouvoit encore se tirer de sa politique. Il fut cependant chercher un verre d'eau par l'ordre de Jobin; mais il n'étoit guère plus sain d'esprit que sa chère moitié, qui, revenant à la vie insensiblement, ne prolongeoit son évanouissement que pour ne pas se trouver dans la nécessité de remercier Jobin du soin qu'il avoit pris d'elle; et tandis que le marchand lui tenoit une main et calculoit la fin de la crise aux pulsations progressives de l'artère, le Comte tenoit l'autre main de sa femme, mais par contenance; et de ce temps à autre il attaquoit Jobin de conservation. — C'est une fatalité....... ce chevalier de Valsin !...... enlever les diamans de ma femme !...... Elle avoit tant d'égard pour lui !...... C'est fâcheux..... excessivement fâcheux...... mais j'ai pour moi ma popularité, ma fortune, et je

ne vois pas que mon élection soit entièrement désespérée pour cela.....

C'est dans une telle disposition d'esprit que se trouvoient ces trois personnages, lorsqu'on entendit un grand bruit à la porte de l'appartement. Le Comte avoit toute confiance dans ses amis; mais en outre il avoit eu la précaution d'envoyer un de ses gens, un grand chasseur, fort alerte, à l'Hôtel-de-Ville, avec l'ordre de ne pas perdre un instant, et d'apporter le bulletin de l'assemblée aussitôt que l'élection seroit proclamée. Cet homme sachant que son maître y prenoit un grand intérêt, mais sans être dans la confidence, accourut en grande hâte de l'Hôtel-de-Ville dans la rue du Mont-Blanc; il monta quatre à quatre les marches de l'escalier, et se trouva dans l'appartement du Comte, mais tellement essoufflé qu'il pouvoit à peine articuler. Ah! Monsieur, s'écria-t-il en entrant, je vous apporte.... une bien bonne nouvelle !.... Le Comte alloit se jeter dans ses bras; la Comtesse avoit repris toute sa bonne santé. — C'est M. Jobin qui est nommé, s'écria le chasseur ivre de joie; voilà le bulletin....... je suis venu toujours courant. — Le Comte eut à peine la force de se saisir du morceau de papier qui contenoit ces seuls mots : *Christophe Jobin*. La Comtesse retomba dans son fauteuil comme assommée par un coup de massue, et le bulletin s'échappa tout-à-fait de la main de son mari, qui, se croisant les

bras, fit deux tours de chambre, puis fut s'asseoir dans un fauteuil sans proférer une seule parole. Il y demeura plusieurs minutes sans aucune force d'esprit, ou pour mieux dire, dans une sorte d'hébêtement. Son teint se rebrunit, ses yeux s'égarèrent. Il se lève tout à coup d'un air menaçant. Il marche droit à Jobin, le ragarde sous le nez en fronçant le sourcil, et va se rasseoir assez paisiblement. Mais un tremblement le saisit, une vive agitation s'empare de toute sa personne; il se lève de nouveau, mais furieux, l'œil hagard, pour se jeter sur son ami, lorsque s'arrêtant subitement à son approche, il lui dit d'une voix douloureuse : Ingrat !..... tu me l'enlèves, le ministère des finances! Puis, de ses mains s'efforçant à rattraper un objet idéal; il s'écrie d'une voix aiguë et lamentable : Le ministère des finances !..... le ministère des finances !...... il m'échappe...... il m'échappe...... A ces mots il recule, et poussant un cri terrible, il va se jeter à la renverse et sans connoissance, dans un fauteuil placé fort à propos à l'autre bout de l'appartement.

Jobin courut à son secours, et la Comtesse, qui s'accommodoit assez de sa situation dans le monde pour ne pas désirer en changer, sortie de son accablement pour prendre connoissance de l'état de son mari, qui lui parut d'autant plus dangereux que d'ordinaire le Comte ne prenoit pas les choses si vivement.

Le pauvre homme étoit tombé dans un entier

accablement; ses yeux fermés, son pouls foible, indiquoient qu'il falloit le rappeler à ses esprits. La Comtesse demanda de l'eau, des sels, de l'alcali, etc. etc.; rien ne fit effet. Jobin, désespéré, demanda, comme par inspiration, du vinaigre des Quatre-Voleurs, et le succès fut décisif. Le Comte ouvrit les yeux à l'instant même, mais ils demeuroient fixes et sans expression. Jobin prit sa main qu'il ne retira pas. — Cher ami, lui dit-il, avec attendrissement, pourquoi m'en vouloir? je n'ai rien fait contre vous...... je suis votre ami..... je ne suis pas un intrigant, vous le savez, et vous ne devez pas m'en vouloir d'un honneur auquel j'étois bien loin de m'attendre. — Le Comte lui serra doucement la main. — Bon, dit Jobin à la Comtesse, il m'a compris. — Mais malgré la sérénité de ses traits, l'immobilité de Desvillers continuoit d'affliger son ami.

Enfin du fond de son fauteuil le Don Quichotte du libéralisme pousse un profond soupir. Les misérables! comme ils me trompoient, dit-il avec douceur. Les extravagans! comme ils s'abusent. — Excellent, dit Jobin à la Comtesse, il revient à la raison: ce ne sera pas grand'chose. — J'ai pu les croire!...... J'ai cherché le bonheur et la gloire de mon pays dans leurs rêveries factieuses!.... Quel nuage obscurcissoit ma vue? — Jobin ne perdoit pas un mot de ce monologue, et la Comtesse s'étonnoit de l'air grave et du ton

solennel de son mari. — Je vois clair aujourd'hui, poursuivit le Comte en se mettant sur son séant, et comme un homme inspiré. Pernicieuse philosophie, j'aperçois tes brigues et tes détours! Qu'as-tu fait de mon bonheur!.... Sans toi j'étois heureux..... j'avois des enfans, un ami... je jouissois de tous les biens de la fortune..... tes orgueilleux conseils m'ont ravi toute ma félicité. Tu m'as sorti de ma sphère en me présentant un bonheur imaginaire : tu m'as séduit, pour me persécuter par une ambition insensée! Monstre! tu flattes toutes les classes de la société, mais c'est pour les éblouir, pour les corrompre, pour aiguiser leurs haines entr'elles, et pour détruire le bonheur de tous.... Perfide! mes yeux sont ouverts. Je te vois dans toute ton hypocrisie... je m'afflige de mes erreurs; j'abjure tes principes pernicieux; je te réprouve, et je rentre aujourd'hui dans l'humble sentier du bonheur de mes pères.... Eh quoi! c'est vous, cher Jobin; vous êtes près de moi, poursuivit le Comte en revenant tout-à-fait à lui, vous n'avez pas abandonné l'orgueilleux ami de votre enfance (il prit à ces mots la main de son vieil ami qui ne put répondre parce qu'il pleuroit de joie).—Excellent homme, ajouta le Comte, c'est à vous que je dois ma fortune, c'est à votre exemple que je devrois mon bonheur, car vous oublierez, j'en suis sûr, mes torts et mon ingratitude en faveur du bonheur de votre fils; je remplis mon

ancienne promesse, je lui donne ma fille: telle est ma volonté; et Madame, ajoute-t-il en regardant sévèrement la Comtesse, ne résistera pas sans doute à la raison qui m'éclaire.

La malheureuse Comtesse, attérée par tant de mortifications successives, sentit qu'il falloit céder. — Quelle leçon! s'écria-t-elle, en poussant un profond soupir; faites, Monsieur, le bonheur de ma fille, ajouta-t-elle, je m'en rapporte à vous. — Ma chère amie, reprit le Comte, nous avons été le jouet de quelques intrigans. Profitons pour notre bonheur de la leçon qu'ils nous ont donnée: sachons désormais jouir de ce que nous sommes; vivons pour nos enfans, pour nos véritables amis, et n'oublions plus notre origine, afin que personne n'ait le droit de nous la reprocher.

Cher Desvillers, dit Jobin en sanglotant de satisfaction et d'attendrissement, que vous me faites de bien! Ses larmes l'empêchèrent d'en dire davantage.

Et vous, cher ami, poursuivit le Comte, jouissez de la récompense de vos honorables sentimens; heureux le pays assez sage pour confier ses intérêts aux hommes constans et fidèles qui ne peuvent avoir pour but que leur repos et le bonheur de leur patrie! Pardonnez-moi mes erreurs, soyons encore amis, et soyons-le jusqu'à nos derniers jours; votre prospérité va devenir la mienne; votre fils sera le mien; je vivrai désormais avec

ma conscience, j'aimerai mon Roi comme vous l'aimez, et je veux, imitant votre noble exemple, vivre et mourir royaliste sans ambition.

A ces mots les deux amis s'embrassèrent ; leurs enfans furent unis : et l'on prétend qu'en 1850 le Comte de Desvillers s'estimoit l'homme du monde le plus heureux.

FIN.



